

IVRE TU N'ES MÊME PAS DRÔLE

Dr. Sarcasme

PUKE!

URGH!

WTF?!



Ivre tu n'es même pas drôle

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Illusion d'Optique : Pourquoi tu te vois en George Clooney alors que tu es Danny DeVito	4
Chapitre 2 : La Dialectique du Yaourt : Guide de ta nouvelle éloquence	8
Chapitre 3 : Aristote de Comptoir : Tes théories de génie qui ne valent pas un clou	12
Chapitre 4 : L'Amnésie Sélective : Le super-pouvoir de l'oubli tactique	17
Chapitre 5 : Le Syndrome de l'Open-Bar : Ta générosité imaginaire	22
Chapitre 6 : Danse avec les Stars (du caniveau)	27
Chapitre 7 : SMS de l'Enfer : Pourquoi ton ex ne t'attend pas	31
Chapitre 8 : Le Mythe de 'Je gère' : La physique de la chute libre	35
Chapitre 9 : L'Amour Universel : Pourquoi 'Je t'aime, mec' n'est pas une ponctuation	40
Chapitre 10 : Gastronomie de Fin de Soirée : Le Kebab de la honte	45
Chapitre 11 : Le Combat contre la Serrure : Ton Odyssée personnelle	50
Chapitre 12 : L'Aube des Morts-Vivants : Le miroir de 10 heures du matin	54
Chapitre 13 : Le Serment d'Hippocrate de l'Alcool : 'J'arrête demain'	59

Chapitre 1

L'Illusion d'Optique : Pourquoi tu te vois en George Clooney alors que tu es Danny DeVito

Approche-toi un peu. Non, pas si près, ton haleine pourrait décaper la peinture d'un brise-glace nucléaire. Regarde-toi dans le miroir de ce bar miteux, juste au-dessus du distributeur de savon qui ne fonctionne plus depuis la chute du mur de Berlin. Que vois-tu ?

Si tu as déjà ingéré l'équivalent en éthanol du réservoir d'un Boeing 747, la réponse est simple : tu vois un dieu. Tu vois George Clooney dans *Ocean's Eleven*. Tu vois cette mâchoire carrée capable de briser des noix de pécan, ce regard de velours qui murmure « What else ? » avec une intensité qui ferait ovuler une statue de marbre, et cette démarche de panthère qui s'apprête à conquérir la piste de danse (et accessoirement, le cœur de la barmaid qui, elle, se demande surtout si elle doit appeler les urgences ou un exorciste).

Pourtant, la réalité biologique est d'une cruauté sans nom. Pour le reste du monde, celui qui n'a pas le cerveau baignant dans un cocktail de gin bas de gamme et de décisions regrettables, tu n'es pas George. Tu n'es même pas un Danny DeVito en forme. Tu es Danny DeVito après qu'il a été passé trois minutes au micro-ondes, en mode décongélation, oublié derrière un canapé. Tu es un mollusque en fin de vie qui tente de simuler la bipédie.

Bienvenue dans l'étude scientifique — ou plutôt dans l'autopsie sociale — du décalage cognitif le plus violent de l'histoire de l'évolution : l'Effet Miroir Déformant du Poivrot.

Le processus commence généralement au troisième verre. C'est là que le « filtre Instagram interne » s'active. Ton cerveau, ce traître, décide de couper les ponts avec la réalité physique. Il y a une déconnexion neuronale entre tes récepteurs optiques et ton centre de l'ego. C'est ce qu'on appelle techniquement la *Narcissisation Éthanolée*. Alors que tes paupières commencent à pendre comme les couilles d'un vieux dogue argentin et que ta lèvre inférieure décide de partir en exploration solitaire vers ton menton, ton esprit t'envoie un message clair : « Champion, t'as jamais été aussi affûté. »

C'est fascinant, vraiment. Dans ta tête, tu es en train de livrer une analyse géopolitique complexe avec le flegme d'un diplomate britannique. Dans le monde réel, tu es en train de postillonner sur le décolleté d'une inconnue en expliquant pourquoi les Pokémon sont une allégorie du capitalisme tardif, tout en essayant désespérément de ne pas vomir sur tes propres chaussures.

Analysons la posture. George Clooney se tient droit. Il a une colonne vertébrale. Toi, à partir de 0,8 gramme, ta structure osseuse devient optionnelle. Tu développes ce que les experts appellent « la souplesse du chewing-gum usagé ». Tu penses être appuyé avec nonchalance contre le comptoir, un coude négligemment posé, l'air mystérieux. En réalité, tu es maintenu debout par une combinaison miraculeuse de tension superficielle et de friction contre le formica poisseux. Si on retirait le bar, tu t'effondrerais comme un château de cartes dans une soufflerie. Tu n'as pas l'air d'un prédateur en chasse ; tu as l'air d'un invertébré qui essaie de comprendre comment fonctionnent les genoux.

Et parlons de ton regard. Ah, le regard ! Dans ton délire narcissique, tu penses que tes yeux injectés de sang sont des « fenêtres sur une âme tourmentée et ténébreuse ». Tu crois que ce clignement de paupière saccadé est un clin d'œil incendiaire. Spoiler : c'est un spasme. Tu as l'air d'avoir une conjonctivite foudroyante couplée à un AVC léger. Quand tu fixes une femme au bout du bar, tu ne l'envoûtes pas. Tu lui fais peur. Elle ne se dit pas : « Oh, quel homme mystérieux. » Elle se dit : « Est-ce que ce type

est en train de mourir ou est-ce qu'il essaie de lire mon menu à travers mon crâne ? »

Le décalage est encore plus flagrant lors de la phase dite de « La Traversée du Désert ». C'est le moment où tu décides de quitter ton tabouret pour aller aux toilettes. Dans ton esprit, c'est le tapis rouge de Cannes. Chaque pas est une leçon de grâce. Tu visualises un ralenti cinématographique, une musique de jazz en fond. En réalité, c'est un documentaire animalier sur un manchot qui aurait abusé de baies fermentées. Tu tangueras. Tu heurteras trois chaises, deux serveurs et un pot de fleurs, tout en t'excusant avec une voix qui ressemble au bruit d'un évier bouché. Mais dans ton miroir intérieur, tu viens de faire une entrée fracassante. Et c'est vrai : quelque chose s'est fracassé, probablement la dignité de tes ancêtres sur sept générations.

Pourquoi ce mensonge visuel ? Pourquoi notre cerveau nous inflige-t-il cette vision de Clooney quand le miroir hurle « DeVito sous acide » ? C'est un mécanisme de survie. Si tu avais conscience, en temps réel, de la gueule que tu tires quand tu essaies de chanter *Les Lacs du Connemara* avec une haleine de rat mort, ton système nerveux s'autodétruirait par pur instinct de décence. L'alcool est le seul cosmétique qui s'applique de l'intérieur, mais qui n'agit que sur celui qui le boit.

Le drame, c'est que Danny DeVito est un homme charmant, drôle et talentueux. Mais toi, tu ne récupères que sa morphologie de fin de soirée, sans le compte en banque ni l'humour. Tu es Danny DeVito dans le rôle du Pingouin, mais sans le costume cool et avec une obsession malade pour les kebabs sauce samouraï à 3 heures du matin.

L'illusion atteint son apogée lors de la phase de « La Photo de Trop ». C'est là que le couperet tombe. Le lendemain, alors que ton crâne est devenu le siège d'un concert de percussions industrielles, tu ouvres ton téléphone. Tu t'attends à voir des clichés de toi, rayonnant, entouré de gens fascinés par ton charisme.

Et là, c'est le choc thermique.

La photo est floue, mais pas assez pour cacher l'horreur. Qui est cette créature dont le visage semble avoir été sculpté dans de la purée froide ? Qui est ce monstre dont la chemise est ouverte jusqu'au nombril, révélant une pilosité anarchique et une tache de sauce tomate qui ressemble étrangement à la carte de l'Italie ? Pourquoi as-tu ce sourire niais de raie manta sous sédatif ? Ce n'est pas Clooney. Ce n'est même pas Danny. C'est un troll des montagnes qui a essayé de s'habiller chez Celio.

C'est à ce moment précis que le décalage cognitif se referme violemment sur tes doigts. Tu réalises que toute la soirée, tu as évolué dans une réalité parallèle. Tu pensais commander un Martini « shaken, not stirred » avec une classe folle, alors que tu as crié « UN AUTRE JUS DE BAGARRE, MON POTE ! » en essayant de manger la rondelle de citron qui flottait dans le cendrier.

Le narcissisme de l'ivrogne est une forme d'art abstrait. C'est une performance où l'acteur est le seul à ne pas savoir qu'il joue dans une tragédie grecque montée par des stagiaires incompetents. Tu te vois en George Clooney parce que c'est plus confortable que d'accepter que, physiologiquement, tu es devenu une éponge à cervelle d'oiseau.

Alors, la prochaine fois que tu te regarderas dans le miroir des chiottes du bar et que tu te diras : « Putain, je suis beau gosse ce soir », fais-moi une faveur. Ferme les yeux, respire un grand coup (enfin, pas trop, l'ammoniaque c'est dangereux) et rappelle-toi cette vérité universelle : si tu te sens comme George Clooney, c'est probablement que tu ressembles à un Danny DeVito qui vient de se prendre un bus de plein fouet.

Rentre chez toi. Le massacre a assez duré. Et par pitié, ne commande pas ce dernier kebab. Clooney ne mange pas de viande mystère à 4 heures du mat'. Il a une réputation. Toi, tu n'as plus qu'un tube de citrate de bêtaïne et une honte monumentale qui t'attend au tournant du réveil.

Chapitre 2

La Dialectique du Yaourt : Guide de ta nouvelle élocution

Regarde-toi. Non, ne détourne pas les yeux, même si je sais que la lumière du plafonnier te transperce les orbites comme deux pic d'alpinistes rouillés. On va parler de ce qui sort de ta bouche. Ou plutôt, de cette substance informe, tiède et dégoulinante qui s'échappe de tes lèvres dès que tu dépasses le seuil critique du troisième shot de tequila : le Yaourt.

Dans le monde merveilleux de la sobriété, les mots ont des arêtes. On appelle ça des consonnes. Ce sont ces petits obstacles charmants – les « T », les « P », les « K » – qui permettent à tes semblables de comprendre que tu demandes l'heure et non que tu es en train de faire une attaque cérébrale en direct. Mais pour toi, l'ivrogne magnifique, la consonne est une agression. C'est un mur de briques dans une course de Formule 1. Alors, avec une efficacité chirurgicale que tu n'as malheureusement plus pour lacer tes chaussures, tu les supprimes. Toutes.

Bienvenue dans la Dialectique du Yaourt. C'est une déconstruction post-moderne du langage où la sémantique part aux oubliettes pour laisser place à une nappe phréatique de voyelles pâteuses.

Au début de la soirée, tu articules encore. Tu es dans la phase "Éloquence de VRP". Tu poses tes mots avec une application de premier communiant. Puis, vient le basculement. C'est ce moment précis où ta langue, ce muscle habituellement si agile, décide qu'elle en a marre de faire des efforts et se transforme en une limace de mer agonisante posée sur un tapis de graviers. À cet instant, tu ne parles plus le français. Tu ne parles même plus une langue humaine. Tu parles le « Glou-Glou Transcendantal ».

Prenons un exemple concret. Une phrase simple : « Pardonnez-moi, Monsieur le videur, auriez-vous l'amabilité de m'indiquer la direction des sanitaires ? »

Dans ta tête, c'est du Molière. Dans la réalité acoustique de la boîte de nuit, ça donne : « Pa'on... m'sieur... l'vi'eur... z'òù les chi'sses ? »

Tu as élidé 60 % de la structure moléculaire de la phrase. Tu as pratiqué une ablation des alvéolaires et une lobotomie des labiales. Le videur, lui, ne voit pas un esthète en quête de soulagement, il voit un homoncule baveux qui émet des bruits de canalisation bouchée. Et pourtant, dans ton hubris éthylique, tu es persuadé d'avoir été d'une courtoisie dévastatrice. Tu te demandes même pourquoi il ne t'a pas répondu par un alexandrin.

Le Yaourt n'est pas qu'une paresse phonétique, c'est une philosophie. C'est l'art de croire que l'intention remplace l'exécution. Tu penses que parce que ton cerveau (qui tourne désormais à la vitesse d'un modem 56k dans un seau de mélasse) a « l'idée » du mot, le mot a été prononcé. C'est l'erreur fondamentale du poivrot. Tu confonds le concept et la réalité. C'est comme si tu jetais un pot de peinture sur un mur en criant « La Joconde ! » et que tu t'étonnais que personne n'applaudisse ton génie pictural.

Et que dire de l'invention lexicale ? Car le Yaourt ne se contente pas de détruire, il crée. Dans cet état de grâce liquide, tu inventes des mots qui n'existent dans aucun dictionnaire, mais qui possèdent pour toi une profondeur métaphysique insondable. Tu utilises des termes comme « l'aspéritude », « le compromissage » ou « la déshonorabilité conjoncturelle » pour expliquer à un inconnu que tu as perdu ton briquet. Tu es convaincu d'être un néologue de génie, un mix entre Heidegger et Booba, alors que tu es juste en train de réciter le menu d'un restaurant chinois en verlan sans t'en rendre compte.

Ce qui est fascinant, c'est la réception de ce dialecte. Le Yaourt possède cette propriété magique de n'être compris que par deux catégories d'êtres vivants :

1. Les autres épaves présentes dans un rayon de deux mètres, qui te répondent par des

grognements similaires, créant ainsi une chambre d'écho de la débilité profonde.

2. Les chiens.

Sérieusement, as-tu déjà remarqué la connexion mystique entre un type bourré et un Golden Retriever ? Le chien ne comprend pas les mots, il comprend l'intonation, l'humidité et le désespoir. Quand tu lui expliques que « l'amour c'est comme une tartine de vent qui tombe toujours du côté du néant », le chien remue la queue. Pas parce que c'est profond, mais parce que tu produis exactement les mêmes fréquences sonores qu'un animal qui attend sa pâtée. Félicitations, tu as régressé de 30 000 ans d'évolution linguistique en quatre pintes de blonde. Tu as retrouvé le langage primordial, celui de la bête qui a soif et qui a peur du noir.

Mais le plus tragique dans la Dialectique du Yaourt, c'est le « Syndrome de la Révélation ». C'est ce moment, vers 3 heures du matin, où tu es persuadé d'avoir trouvé la solution à la faim dans le monde ou, au moins, au conflit israélo-palestinien. Tu te lances alors dans une tirade épique. Tu agites les mains, tu postillonnes avec la ferveur d'un prophète, tu fixes ton interlocuteur avec des yeux de mérou frit pour bien souligner l'importance de ton propos.

Le problème, c'est que ta "solution" ressemble acoustiquement à un mélange entre un mixeur rempli de billes et le cri d'agonie d'un phoque. L'autre, en face, essaie de hocher la tête par pure charité chrétienne, mais tout ce qu'il entend, c'est : « Na mé tu voi, s'ke j'veu di'e, c'est qu'au fon', les gen's, s'ils mang'aient des pates, y'aurait plus d'gu'erre, tu voi ? C'est la con-con-con-struction du yaourt, mec. »

Tu te crois George Clooney dans un film de Sorkin, débitant des dialogues ciselés à 200 mots-minute. En réalité, tu es un disque rayé de démo de techno minimale.

Et demain ? Ah, demain. Demain sera le jour de la « Traduction à rebours ». Tu te réveilleras avec la langue qui ressemble à un vieux tapis de yoga oublié dans un sauna, et tu essaieras de te souvenir de cette phrase géniale que tu as dite à la fille en cuir au bar. Tu te souviendras de l'émotion, de la puissance, de la certitude. Mais

quand tu essaieras de la reformuler, tu ne trouveras que des lambeaux de phonèmes sans vie. « Je lui ai parlé de la dualité de l'âme ? Ou est-ce que je lui ai demandé si elle aimait le jambon ? » La vérité, c'est que tu n'as fait ni l'un ni l'autre. Tu as juste émis une série de borborygmes qui signifiaient : « Je suis une éponge biologique qui cherche un port d'attache. »

Le Yaourt est le linceul de ta dignité. C'est la preuve sonore que ton cortex préfrontal a démissionné et a laissé les clés de la maison à un DJ ivre de 14 ans qui ne connaît que les basses. Alors, la prochaine fois que tu sentiras l'envie de partager une "réflexion profonde" après minuit, fais un test simple. Essaie de dire « Constitutionnalisme ». Si ça sort en « Cochituchonamiche », ferme-la. Range ton élocution de yaourt au frigo et rentre chez toi. Parce qu'entre le génie incompris et l'épave qui bave, il n'y a qu'une consonne que tu as déjà oubliée de prononcer.

Et par pitié, ne cherche pas à engager la conversation avec le chauffeur de taxi. Lui, contrairement au chien, il ne trouve pas ça mignon. Il essaie juste de comprendre si tu vas vomir sur son cuir ou si tu vas lui indiquer ton adresse. Et dans le doute, il préfère que tu restes dans le silence abyssal de ta propre déchéance linguistique. Le Yaourt, c'est comme la mayonnaise : c'est bon quand ça prend, mais quand c'est périmé et que ça coule partout, ça ne donne envie à personne de goûter au reste du buffet.

Chapitre 3

Aristote de Comptoir : Tes théories de génie qui ne valent pas un clou

Regarde-toi. Non, pas dans le miroir, tu risquerais de te faire peur et de déclencher une crise d'existentialisme de salle de bain. Regarde-toi à travers les yeux de ceux qui ont le malheur de partager tes fins de soirée. À cet instant précis, tu penses avoir atteint le Nirvana intellectuel. Tu as ce regard vitreux, cette pupille dilatée comme si tu venais de voir Dieu en train de manger un durum, et tu t'apprêtes à lâcher la « Bombe ». Celle qui va redéfinir les contours de la pensée humaine.

Le problème, c'est que ta « Bombe », c'est un pétard mouillé dans une flaque de bière tiède.

Tout commence par ce geste caractéristique : tu pointes un index tremblant vers le plafond, ou vers le nez de ton interlocuteur (ce qui est plus probable vu ton manque de coordination spatiale). Tu prends une inspiration qui sent le houblon et le désespoir, et tu lâches le préambule de la mort : « Non mais, en vrai... écoute-moi bien... en vrai, la vie, c'est mathématique. »

Spoiler : ça ne l'est pas. Et surtout pas quand tu n'es plus capable de calculer le pourboire sans utiliser tes doigts et deux amis comme témoins.

C'est là que s'opère la métamorphose. Tu n'es plus Jean-Michel du service comptabilité, tu es l'héritier illégitime de Platon et d'un présentateur de téléachat sous acide. Tu entres dans la phase de l'Aristote de Comptoir. Ta théorie de génie ? Elle tient généralement en une boucle algorithmique défailante qui part de la géopolitique mondiale pour s'écraser lamentablement sur le prix du supplément fromage dans ton

kebab de quartier.

« Tu vois, le truc... c'est que l'univers, c'est comme une broche à viande. » Voilà, c'est parti. Le public (ton pote Sylvain qui cherche désespérément une issue de secours et la serveuse qui se demande si elle peut t'assommer avec le plateau) retient son souffle. Tu continues, galvanisé par ton propre génie liquide : « Le monde tourne, ok ? Mais il tourne sur quoi ? Sur le gras. Si y'a trop de gras, ça glisse, c'est le chaos. Si y'a pas assez de gras, ça crame. L'inflation, Sylvain, c'est juste le mec du snack qui a décidé de mettre moins de sauce blanche dans le destin de l'humanité. C'est symbolique, mec. C'est... c'est structurel. »

À cet instant, dans ton cerveau, des neurones en fin de vie applaudissent à tout rompre. Tu te vois déjà donner une conférence TED avec un micro-casque, expliquant au monde que le conflit au Proche-Orient pourrait être réglé si tout le monde acceptait de partager une barquette de frites « sans faire de manières ». Pour toi, c'est une épiphanie. Pour le reste du monde, c'est juste un type avec une haleine de poney mort qui essaie d'expliquer la macro-économie avec des métaphores de friterie.

Ce qui est fascinant avec tes théories, c'est leur circularité absolue. Tu es capable de tenir une thèse de quarante-cinq minutes sur « Pourquoi le temps n'existe pas le dimanche soir », en te basant uniquement sur le fait que le livreur Uber Eats a mis plus de temps que d'habitude à t'apporter tes nems. Tu mélanges tout : la physique quantique (un mot que tu utilises pour dire "je ne comprends pas comment j'ai perdu mes clés"), la sociologie de comptoir et ton ressentiment personnel contre la voisine du troisième qui marche en talons.

« En fait, le problème des gens, c'est qu'ils vibrent pas sur la bonne fréquence. Tu vois le kebab ? Le type, il me demande 7 euros. 7 EUROS ! C'est une rupture du contrat social, Sylvain. Si le kebab passe à 10 balles, c'est la fin de la démocratie. C'est le début de l'anarchie totale. On va finir par s'entretuer pour de la harissa. Le

prix du sandwich, c'est le baromètre de l'âme humaine. »

Tu crois être profond, mais tu es juste en train de pleurer sur ton pouvoir d'achat en essayant de lui donner une dimension métaphysique. Tu es le seul être humain capable de lier la chute de l'Empire Romain à la disparition des serviettes en papier gratuites chez "Ali le Magnifique".

Et le pire, c'est le ton. Ce ton de « Moi, je sais, parce que j'ai vu derrière le rideau ». Tu parles avec des pauses dramatiques, tu plisses les yeux comme si tu déchiffrais des hiéroglyphes sur l'étiquette de ta bouteille. Tu te lances dans des analyses sociologiques d'une finesse de bulldozer : « Les femmes, en fait, c'est comme le Bluetooth. Parfois ça connecte, parfois ça bugge, mais au final, on finit tous par chercher le chargeur. » Bravo, Jean-Baudrillard. C'est sans doute la réflexion la plus misogyne et la plus débile de l'histoire de la connectivité sans fil, mais tu la prononces avec une telle conviction que, pendant deux secondes, tu t'attends à ce que le prix Nobel de littérature tombe du faux plafond.

Il y a aussi la phase « Science-Fiction ». C'est le moment où tu essaies de prouver que nous vivons dans une simulation parce que tu as vu deux fois la même voiture grise en rentrant chez toi. « C'est un glitch, je te dis ! L'univers n'a plus de budget pour les textures. Regarde ce kebab... tu crois vraiment que c'est de l'agneau ? C'est du code, mec. C'est des pixels aromatisés. On mange des algorithmes. »

Sylvain, lui, ne mange rien du tout. Il boit le calice jusqu'à la lie en espérant que ton système d'exploitation interne plante avant que tu n'attaques le chapitre sur « Pourquoi les pigeons sont des caméras du gouvernement ».

Ce qui rend l'Aristote de Comptoir particulièrement insupportable, c'est son incapacité à s'arrêter. Plus tu es ivre, plus ta théorie s'affine, se complexifie, s'enfonce dans des méandres où même la logique élémentaire refuse de s'aventurer. Tu finis par inventer des concepts. Tu parles de « l'intersidéralité du

oignon-concombre », de la « thermodynamique du piment » ou de la « géopolitique du gras de mouton ». Tu es convaincu d'avoir trouvé la Clé. La réponse à la Question Ultime.

Et puis, le lendemain arrive.

Le lendemain, c'est le tribunal de la réalité. Tu te réveilles avec une langue qui ressemble à un vieux tapis de yoga et une mémoire fragmentée. Tu retrouves ton téléphone. Tu vois que tu as noté tes « idées de génie » dans ton bloc-notes pour ne pas les oublier. Tu ouvres l'application avec l'excitation d'un archéologue ouvrant un tombeau.

On y lit :

« Kebab = Centre du monde. »

« 7 euros = Dictature ? »

« La sauce samouraï est une construction sociale. »

« Pourquoi les arbres n'ont pas de coudes ? À creuser. »

« Sylvain est un mouton. »

C'est là que la douche froide te frappe. Ce n'était pas de la philosophie. Ce n'était même pas une réflexion. C'était juste le cri d'agonie de ton dernier neurone sain, tentant désespérément de donner un sens au fait que tu viens de dépenser tes dernières économies dans une viande de provenance douteuse à 3 heures du matin.

Tes théories sur l'univers ne valent pas un clou parce qu'elles ne sont que le reflet de ton estomac en détresse. Tu n'as pas percé les secrets de la Création, tu as juste fait une fixette sur le prix de la canette de Cherry Coke parce que ton cerveau était en mode "économie d'énergie".

Alors, la prochaine fois que tu sentiras cette irrésistible envie de nous expliquer que la vie est "un sandwich géant où nous sommes tous la tomate de quelqu'un", fais-nous

une faveur : prends une serviette, essuie la sauce qui coule sur ton menton, et garde ton génie pour ton oreiller. Parce qu'entre Aristote et un type qui bégaie sur la taxe sur la viande hachée, il y a un océan de dignité que tu es en train de traverser à la nage, sans bouée, et avec des briques dans les poches.

Le monde n'a pas besoin de ta lumière. Le monde a juste besoin que tu finisses ton kebab en silence et que tu laisses Sylvain rentrer dormir. Lui, au moins, il a compris une vérité universelle que tu as oubliée : à partir de quatre grammes, la seule théorie qui tienne, c'est celle de la gravité. Et elle finit toujours par te ramener la gueule dans le caniveau.

Chapitre 4

L'Amnésie Sélective : Le super-pouvoir de l'oubli tactique

Le cerveau humain est une machine fascinante, capable de calculer des trajectoires orbitales, de composer des symphonies et de se rappeler du nom de cette fille que tu as croisée en CM2. Mais dès que tu dépasses le seuil critique des trois Mojitos — ce moment précis où tes yeux commencent à jouer au ping-pong de manière indépendante — ton encéphale active une fonction de survie d'une sophistication redoutable : le bouton « Supprimer tout ».

Ce n'est pas un bug. C'est une mise à jour de sécurité. C'est l'Amnésie Sélective, le seul super-pouvoir que Dieu a bien voulu accorder aux épaves que nous devenons le samedi soir.

Le processus est d'une élégance chirurgicale. Pendant que tu es occupé à essayer de convaincre un vigile que tu es son supérieur hiérarchique direct, ton hippocampe, lui, prend ses clics et ses claques. Il regarde le spectacle, soupire, et décide de se mettre en grève illimitée. Il refuse d'imprimer. Il ne veut pas que ces images finissent dans les archives définitives. Il sait que si tu te souvenais de tout, tu finirais tes jours en ermite dans une grotte de l'Ardèche, trop pétrifié par la honte pour croiser à nouveau un autre être humain.

C'est ainsi que le lendemain matin, vers 13h42, tu te réveilles avec cette étrange sensation de « page blanche ». Oh, ton corps se souvient, lui. Tes articulations grincent comme un vieux galion espagnol, et ton foie semble avoir été utilisé comme punching-ball par un boxeur professionnel. Mais ton esprit ? Ton esprit est pur. Limpide. Tu as la conscience d'un nouveau-né, ou d'un Golden Retriever après une lobotomie.

Tu te lèves, tu bois un litre d'eau (qui a le goût de la rédemption), et tu te dis : « Franchement, ça va. J'ai dû être plutôt digne hier soir. »

C'est là que le miracle de l'oubli tactique opère. Ton cerveau a soigneusement effacé la séquence « Round 12 » contre le parcmètre de la rue de Rivoli. Tu sais, ce moment où tu as décidé que cet objet métallique de 1m20 était « un instrument de l'oppression capitaliste qui te regardait de travers ». Tu lui as balancé un direct du droit, tu t'es explosé les phalanges, et tu as fini par essayer de lui faire une clé de bras en lui hurlant : « REND MOI MA MONNAIE, ESPÈCE DE LÂCHE ! ».

Rien. Black-out total. Dans ton souvenir reconstruit, tu as juste « marché d'un pas assuré vers le taxi ».

L'amnésie sélective est une forme de diplomatie neuronale. Elle protège ton ego de l'annihilation totale. Parce qu'entre nous, comment pourrais-tu continuer à porter ton costume de cadre dynamique le lundi matin si tu te souvenais avec précision de ta tentative de séduction sur le Ficus du hall d'entrée ?

Soyons honnêtes, ce n'était pas un simple flirt. C'était une parade nuptiale complète. Tu as passé quinze minutes à murmurer des vers de Baudelaire (enfin, ce que tu croyais être du Baudelaire, c'était probablement des paroles de Jul remixées avec du yaourt) aux feuilles poussiéreuses d'une plante verte en plastique. Tu as même essayé de lui offrir ton numéro de téléphone en le glissant dans son pot, tout en te plaignant qu'elle était « un peu froide, mais que tu aimais les femmes mystérieuses ».

Ton cerveau a dit : « Non. On ne garde pas ça. Si on garde ça, il va falloir s'acheter une corde. Supprimer. » Et paf, envolé. Le Ficus est redevenu un simple élément de décoration, et non le témoin silencieux de ta déchéance sentimentale.

Le problème de ce super-pouvoir, c'est qu'il ne fonctionne que sur toi.

Malheureusement, la nature est mal faite : l'alcool ne provoque pas d'amnésie collective. Il y a toujours, dans ton entourage, un traître. Un individu qui, par un miracle biologique inexplicable, a gardé ses facultés intactes ou, pire, possède un smartphone chargé à 100 %.

C'est l'archiviste de l'enfer. Celui qui, alors que tu savoures ton café en pensant avoir survécu à la nuit avec panache, dégage son écran avec un sourire sadique.

— « Tiens, tu te souviens de ça ? »

Et là, la réalité te revient en pleine face, comme un retour de boomerang en fonte. La vidéo démarre. Tu te vois. Tu n'es pas le James Bond de tes souvenirs. Tu es un mélange entre un nouveau-né qui essaie de marcher sur de la glace et un zombie qui aurait découvert le concept de karaoké. Tu vois le moment exact où tu as essayé de payer ton kebab avec ta carte de fidélité chez l'esthéticienne, en insistant sur le fait que « le jambon, c'est une option de soin du visage ».

L'amnésie sélective essaie alors de lancer une contre-offensive. « Ce n'est pas moi », tente de te convaincre ton cerveau. « C'est un montage. C'est de l'IA. Un Deepfake très sophistiqué. » Mais les preuves sont là. Tes chaussures sont encore pleines de terre (le combat contre le parcimètre) et tu as une feuille de Ficus coincée dans ta chaussette.

Ce qui est fascinant, c'est la précision avec laquelle le cerveau choisit ce qu'il garde. C'est une véritable curation artistique. Il va te laisser le souvenir très net du prix de la pinte au troisième bar (parce que l'indignation financière est un sentiment noble) mais il va occulter la danse de la pluie que tu as improvisée sur le comptoir en chantant du Céline Dion. Il va te laisser le souvenir de la discussion « profonde » sur l'astrophysique, mais il va supprimer le fait que tu as terminé ladite discussion en essayant de manger la bougie décorative parce que « ça ressemblait à une frite géante ».

C'est un mécanisme de déni biologique. Si nous avions une mémoire parfaite de nos ivresses, la race humaine se serait éteinte il y a trois siècles par simple excès de pudeur. L'évolution a compris que pour que l'espèce continue de se reproduire, il fallait que le mâle (ou la femelle) puisse retourner dans le même bar le samedi suivant sans avoir envie de se faire hara-kiri devant le barman.

L'amnésie, c'est la cape d'invisibilité du pauvre. Elle te permet de recréer une dignité de façade à partir de rien. C'est une opération de chirurgie esthétique mentale : on rabote les bosses de la honte, on injecte du botox dans les souvenirs les plus flasques, et on finit par se convaincre que, tout compte fait, on a été « le moteur de la soirée ».

Alors, la prochaine fois que tu te réveilleras avec un trou noir de six heures dans ton emploi du temps, ne panique pas. Remercie ton cerveau. Remercie ces milliards de neurones qui ont sacrifié leurs postes pour protéger ton image de marque. Ils sont les gardiens de ton sanctuaire. Ils sont les services de nettoyage qui passent après le carnage pour que tu puisses continuer à marcher la tête haute, même si tes genoux tremblent encore et que ton haleine pourrait servir de carburant à un Falcon 9.

Profite de ce silence radio. Savoure cet oubli tactique. Parce qu'au fond, la vérité est insupportable : tu n'as pas boxé un parcmètre parce qu'il était insolent. Tu l'as fait parce qu'à ce moment-là, dans ta tête embrumée par 2,8 grammes de mépris pour la tempérance, tu étais Rocky Balboa et ce poteau métallique était le destin. Et le destin, tu voulais lui montrer qui était le patron.

Spoilers : c'est le parcmètre qui a gagné. Il est toujours debout, lui. Et il ne s'en souvient même pas. Contrairement à Sylvain, qui a tout filmé et qui attend juste le moment de ton mariage pour ressortir les dossiers. Mais d'ici là, grâce à ton amnésie sélective, tu auras eu le temps de te convaincre que ce soir-là, tu étais d'une élégance rare, presque shakespearienne.

Après tout, "Oublier, c'est vivre", disait je ne sais plus qui. Et c'est bien la preuve que ça fonctionne.

Chapitre 5

Le Syndrome de l'Open-Bar : Ta générosité imaginaire

Regarde-toi dans le miroir de l'ascenseur. Non, pas celui où tu essaies de vérifier si ton nez est encore droit après ta rencontre avec le parcètre, mais celui, symbolique, de ta conscience financière. À 22h, tu étais un expert-comptable rigoureux, capable de calculer le prix au kilo du papier toilette triple épaisseur pour économiser trois centimes. À 2h du matin, par la magie d'un cocktail chimique à base d'éthanol et de mauvaises décisions, tu es devenu l'héritier caché de la dynastie Rockefeller, un mécène flamboyant, le type qui distribue des shots de tequila comme s'il s'agissait de prospectus pour une pizzeria locale.

Le « Syndrome de l'Open-Bar » n'est pas une maladie répertoriée par l'OMS, mais il devrait l'être, juste à côté de la peste bubonique et de l'addiction aux vidéos de chats. C'est ce moment précis où ton cerveau, baignant dans un jus de houblon fermenté, décide que ton PEL n'est qu'un concept abstrait et que ta banquière, Mme Lefebvre, est une personne dotée d'un grand sens de l'humour qui saura apprécier ton audace entrepreneuriale dans le secteur de l'hôtellerie-restauration nocturne.

Tout commence par une phrase. Une phrase courte, fatale, qui sonne le glas de ta dignité budgétaire : « C'est pour moi, je régale ! »

À ce moment précis, tu ne poses pas simplement une carte bleue sur le zinc. Tu effectues un acte politique. Tu achètes l'amour de parfaits inconnus. Car soyons honnêtes : les gens qui t'entourent à cet instant ne sont pas tes « frères de sang » ou « la meilleure équipe du monde ». Ce sont des charognards de l'éthanol. Ce sont des vautours qui ont senti l'odeur du sang (ou plutôt de ton code PIN) et qui attendent que la bête blesse son propre compte courant. Parmi eux, il y a Kevin, que tu connais

depuis trois minutes et demie parce qu'il t'a aidé à retrouver le chemin des toilettes, et une fille dont tu as déjà oublié le prénom mais que tu considères désormais comme la muse de ta fin de soirée.

Et là, tu fais le geste. Le « Sans Contact ».

Le paiement sans contact est la plus grande invention du Diable après les shorts en jean pour hommes. C'est l'assassin silencieux de la classe moyenne. En une fraction de seconde, un petit « BIP » joyeux valide ton suicide social. Pas de code à taper, pas de moment de réflexion, pas de « Êtes-vous sûr de vouloir dépenser le budget de vos prochaines vacances en Jägermeister ? ». Juste un bip. Et voilà, tu viens d'offrir quatorze verres à une table de gens qui, demain, ne te reconnaîtraient pas même si tu faisais un arrêt cardiaque devant eux dans la rue.

Dans ta tête de Rocky des débits de boisson, tu te vois comme Gatsby le Magnifique. Tu imagines que le barman te regarde avec admiration, qu'il se dit : « Enfin un homme de goût, un prince des temps modernes, un seigneur de la nuit ».

Raté.

Le barman te regarde comme on regarde un chiot qui essaie de manger une guêpe. Il sait que tu es en train de commettre une erreur stratégique monumentale. Il sait que tu vas passer les trois prochaines semaines à manger des pâtes sans sel, à même la casserole, en te demandant si le rein humain se revend bien sur Leboncoin. Mais il s'en fout, parce que lui, il a un loyer à payer et que ton délire de grandeur finance sa prochaine semaine aux Canaries.

Puis arrive la phase de l'exagération sélective. Grisé par ton propre succès (imaginaire), tu décides que les shots ne suffisent plus. Il faut marquer le coup. Tu commandes une bouteille. Avec des étincelles. Parce qu'apparemment, pour toi, le sommet du prestige consiste à recevoir une bouteille de vodka bas de gamme entourée de feux de Bengale, portée par un serveur qui te méprise, le tout pour le prix d'un demi-smic. Tu agites tes mains en l'air comme si tu venais de gagner la Coupe

du Monde, alors que la seule chose que tu as gagnée, c'est une place d'honneur sur la liste noire de la Banque de France.

Le Syndrome de l'Open-Bar, c'est cette déconnexion totale entre ta réalité physique (tu transpires, tu postillottes et tu as une tache de kebab sur ta chemise) et ta réalité mentale (tu es Tony Stark à Monaco). Tu te sens puissant. Tu te sens généreux. Tu es le roi de la montagne ! Jusqu'à ce que la montagne s'effondre.

Le réveil n'est pas une simple gueule de bois. C'est une autopsie financière. À 8h du matin, alors que ton crâne ressemble à un chantier de démolition et que ta langue a la texture d'un tapis de yoga usagé, tu commets l'erreur fatale : tu ouvres ton application bancaire.

C'est un film d'horreur en format numérique.

Tu fais défiler les notifications avec le même effroi qu'un survivant de film de zombies ouvrant une porte grinçante.

- 01:45 : -42,00€ (Le début de la fin).

- 02:12 : -86,00€ (La tournée "On n'a qu'une vie").

- 02:45 : -150,00€ (La bouteille avec les étincelles de la honte).

- 03:10 : -22,00€ (Le kebab "supplément viande" pour six personnes, parce que tu es un saint).

C'est là que le « Syndrome de l'Open-Bar » se transforme en « Syndrome du Pourquoi-Moi ». Tu essaies de te souvenir. Tu cherches des excuses. « C'est pas possible, ils ont dû me voler ma carte ». Non, mon grand. Tes empreintes digitales sont partout sur le terminal de paiement. Tu as même probablement fait un clin d'œil au serveur en récupérant le reçu. Tu as été l'architecte de ta propre ruine.

Et le pire ? C'est le calcul mental du ratio « Prix investi / Plaisir obtenu ».

Tu réalises que tu as dépensé 300 balles pour impressionner des gens dont le seul souvenir de toi sera « le mec bourré qui a payé un coup ». Ils ne se souviennent pas

de ton humour dévastateur, de tes réflexions profondes sur la géopolitique ou de ta danse incroyable sur du David Guetta. Ils se souviennent de ta carte bleue. Tu as payé pour être le bouffon du roi, sauf que le roi, c'est le gérant du bar qui rigole déjà en préparant sa remise de chèques.

Tu appelles tes potes pour essayer de glaner un peu de reconnaissance, ou pire, pour qu'ils te remboursent via Lydia.

« Eh, les gars, hier c'était chaud hein ! On s'est bien marrés quand j'ai pris la bouteille ! »

Silence gêné au bout du fil.

« Ah ouais ? On s'en souvient plus trop mec, on est partis juste après. D'ailleurs, tu nous dois pas 5 balles pour le vestiaire ? »

C'est le coup de grâce. Ta générosité n'a même pas acheté de la gratitude. Elle a juste acheté du vide.

Tu finis par t'asseoir sur ton canapé, contemplant ton solde bancaire qui affiche désormais un chiffre plus proche de la température ambiante en Antarctique que d'un revenu décent. Tu réalises que ce soir, ton dîner sera composé d'un vieux paquet de crackers périmés et de tes larmes.

Ta générosité n'était pas réelle. C'était un mirage éthylique. Une tentative désespérée de compenser le fait qu'au fond, sans alcool, tu as peur que personne ne veuille rester à ta table. Mais devine quoi ? Les gens qui ne restent que pour les shots gratuits ne sont pas des amis, ce sont des figurants dans le film catastrophe de ta vie.

Alors, la prochaine fois que tu sentiras cette pulsion christique t'envahir, la prochaine fois que tu voudras multiplier les pains (et les pintes) pour la foule en délire, fais-toi une faveur : confie ta carte à quelqu'un de sobre. Ou mieux, grave ton solde bancaire actuel sur ton avant-bras. Ça calmera tes ardeurs de philanthrope du samedi soir.

Parce qu'au final, la seule personne à qui tu as vraiment offert une tournée générale

hier soir, c'est ton futur toi. Et crois-moi, il te déteste. Il est en train de regarder son ticket de caisse comme s'il s'agissait de l'acte de vente de son âme, et il n'a même pas eu de réduction sur les étincelles.

Chapitre 6

Danse avec les Stars (du caniveau)

Parlons de ton rapport à l'espace. Ou plutôt, de l'absence totale de traité de non-agression entre tes membres inférieurs et la gravité. Quand tu as franchi le seuil de ce bar, tu avais encore une vague notion de ce qu'est la bipédie. Tu marchais comme un humain, avec cette arrogance propre aux gens qui ne réalisent pas qu'ils sont à deux mojitos de se transformer en invertébrés. Mais dès que le DJ — ce criminel de guerre en sweat à capuche — a balancé le premier beat de ce remix immonde d'un tube des années 80, quelque chose s'est brisé en toi. Une rupture neuro-musculaire définitive.

Soudain, tu as cru entendre un appel. Pas l'appel de la forêt, non. L'appel du dancefloor, cette zone de non-droit où la dignité va mourir en silence sous des néons violets qui te donnent l'air d'avoir une cirrhose foudroyante.

À ce moment précis, dans ton cerveau embrumé par les vapeurs d'éthanol, tu t'es vu comme le fils caché de Mikhaïl Barychnikov et de Beyoncé. Tu as pensé : « Le monde doit voir ça. Le monde a besoin de ma lumière. » Spoiler : le monde aurait préféré une coupure de courant générale. Car ce que tu as offert à l'assistance médusée, ce n'était pas une danse. C'était une reconstitution historique de la chute de l'Empire romain, mais interprétée par un chamallow sous tension électrique.

Analysons ta technique, si on peut appeler ça ainsi sans insulter l'intégralité des écoles de danse de la planète.

Ton style oscille entre la crise d'épilepsie créative et l'attaque de guêpes invisibles. On appelle ça le « Syndrome de la marionnette dont les fils ont été coupés par un

stagiaire sadique ». Tu ne bouges pas en rythme avec la musique — le rythme est un concept que tu as abandonné au troisième shot — tu bouges pour tenter de ne pas t’effondrer sur toi-même comme une étoile morte. Chaque battement de basse semble provoquer chez toi un spasme réflexe, une sorte de décharge qui part de tes chevilles pour remonter jusqu’à ta mâchoire, laquelle, précisons-le, pendouille lamentablement comme si elle cherchait à quitter ton visage pour demander l’asile politique ailleurs.

Il y a d’abord eu cette phase que j’aime appeler « L’Hélicoptère en détresse ». Tu as commencé à agiter tes bras avec une vigueur qui aurait pu alimenter une petite ville de province en énergie éolienne. Dans ta tête, tu faisais du "voguing" de haut vol. En réalité, tu donnais l'impression de te battre furieusement contre un essaim de frelons que toi seul pouvais voir. Tes mains fouettaient l'air avec une telle absence de coordination que tu as failli éborgner trois personnes et renverser le gin-to d'une fille qui ne t'avait rien demandé, si ce n'est de rester à une distance respectable de son espace vital.

Mais le pire, c'est le regard. Ce regard de concentration intense. Tu avais les sourcils froncés, les yeux mi-clos, comme si tu étais en train de résoudre une équation différentielle complexe tout en pratiquant une chirurgie à cœur ouvert. Tu pensais projeter une aura de mystère sexy, une sorte de transe chamanique irrésistible. En fait, tu avais la tête de quelqu’un qui essaie de se souvenir s’il a éteint le gaz tout en ayant un début d’AVC.

Ensuite, tu es passé à la vitesse supérieure : le « Pivot du Désespoir ». C’est ce moment où tu décides que tes pieds sont désormais des accessoires optionnels. Tu as commencé à tourner sur toi-même avec la grâce d’un lave-linge mal équilibré pendant le cycle d’essorage. À chaque rotation, ton centre de gravité se déplaçait de quarante centimètres dans une direction aléatoire. Les gens autour de toi ont commencé à s’écarter, non pas par admiration, mais par pur instinct de survie. Tu étais devenu une particule instable dans un accélérateur de particules bas de gamme. Un trou noir de mauvais goût aspirant toute trace de classe dans un rayon de cinq mètres.

Est-ce qu'on peut parler de ton jeu de jambes ? Non, parce qu'il n'existait pas. Tes jambes n'étaient plus des membres, c'étaient des spaghetti trop cuits qui tentaient de maintenir un piano à queue en équilibre. Tu as tenté un "moonwalk" qui ressemblait davantage à un chien qui essaie de s'essuyer l'arrière-train sur un tapis. C'était fascinant de nullité. On aurait dit que tu découvrais tes genoux pour la première fois et que tu n'étais pas tout à fait d'accord avec leur mode de fonctionnement.

Et puis, il y a eu l'interaction. Parce que, dans ton délire éthylique, tu as cru que c'était un sport de contact. Tu t'es approché de parfaits inconnus pour les inclure dans ta « chorégraphie ». Tu as posé une main moite sur l'épaule d'un mec qui voulait juste boire sa bière en paix, en lui lançant un clin d'œil qui ressemblait plus à un tic nerveux douloureux qu'à une invitation à la fête. Tu as essayé de faire une "descente" jusqu'au sol — le fameux "drop" — mais à mi-chemin, tes muscles ont envoyé un message d'erreur 404. Tu es resté bloqué dans une position de squat instable pendant trois minutes, oscillant comme un pendule avant de te redresser avec un bruit de jointure qui craque que l'on a entendu jusque sur le trottoir d'en face.

Le plus tragique dans cette affaire, c'est ta conviction intime que tu étais le roi de la piste. Dans ton crâne en surchauffe, chaque mouvement était millimétré, chaque déhanchement était une flèche de Cupidon décochée en plein cœur de la foule. Tu te sentais fluide, liquide, électrique. En réalité, tu étais juste liquide, oui, mais dans le sens "flaque".

Imagine un instant le visionnage des caméras de surveillance le lendemain matin. Le vigile, un homme qui en a pourtant vu d'autres, va probablement appeler ses collègues pour leur montrer la séquence. Ils vont faire des ralentis. Ils vont se demander si tu as été possédé par l'esprit d'un saumon qui remonte le courant ou si tu es simplement victime d'une nouvelle drogue expérimentale qui liquéfie les os.

Tu es la preuve vivante que l'alcool ne donne pas de talent, il donne juste l'illusion

d'en avoir assez pour se passer de celui des autres. Tu dances comme si personne ne te regardait, mais malheureusement, tout le monde te regarde. Pas parce que tu es beau, pas parce que tu es doué, mais parce que tu es le spectacle pyrotechnique d'un désastre humain. Tu es l'équivalent chorégraphique d'un carambolage sur l'autoroute : c'est affreux, mais on ne peut pas détacher le regard.

Et le pire ? C'est que tu ne t'arrêtes jamais au bon moment. Il y a toujours cette "dernière chanson" qui, selon toi, mérite ton ultime effort physique. Celle où tu décides de tout donner, de libérer la bête. Sauf que la bête est fatiguée, elle a bu trop de tequila, et elle a les pieds qui enflent. Ton grand final s'est terminé par un mouvement brusque de la tête — une tentative de "hair-flip" pathétique — qui a envoyé tes lunettes (ou ton amour-propre) voler sous une table poisseuse.

Demain, quand tu te réveilleras avec l'impression d'avoir été passé à la tabasse par un gang de kangourous, sache que ce n'est pas seulement la gueule de bois. Ce sont tes muscles qui hurlent de honte. Tes ischios-jambiers se souviennent de ce grand écart imaginaire que tu as tenté à 3h12 du matin. Ton dos se rappelle la façon dont tu l'as tordu pour imiter une vague, une vague qui ressemblait surtout à une scoliose galopante.

Tu n'étais pas une star. Tu n'étais même pas un figurant. Tu étais l'élément perturbateur du décor, le bug dans la matrice, le mec qu'on filme de loin pour l'envoyer sur le groupe WhatsApp de la famille avec la légende : "Regardez ce que le cousin a encore fait".

Range tes chaussures de danse. Brûle cette chemise qui sent la sueur et le regret. Et la prochaine fois que tu entendas de la musique dans un état d'ébriété avancée, fais-nous une faveur : assieds-toi sur tes mains et attends que ça passe. Parce que la danse avec les stars, c'est à la télé. Toi, tu fais de la danse avec les caniveaux, et pour l'instant, c'est le caniveau qui gagne aux points.

Chapitre 7

SMS de l'Enfer : Pourquoi ton ex ne t'attend pas

Ton téléphone est une arme de destruction massive. Le problème, c'est que tu es le seul à te trouver dans le périmètre de déflagration. Quand tu as dépassé les quatre pintes, ton smartphone cesse d'être un outil de communication pour devenir un portail vers l'humiliation éternelle. C'est l'instant précis où ton cerveau, en pleine démission administrative, décide que la meilleure idée du siècle consiste à contacter une personne qui a passé les six derniers mois à essayer d'oublier ton existence.

Entrons dans la psychologie du désastre. À 3h47 du matin, tu ne tapes pas un message ; tu rédiges ton propre avis de décès social. Dans ta tête, imbibée d'un mélange douteux de tequila et de mauvais choix, tu es un poète maudit. Tu penses envoyer une déclaration d'amour digne de Musset, une missive si poignante qu'elle fera fondre le cœur de pierre de ton ex. Tu imagines la scène : elle (ou il) reçoit le SMS, les yeux s'embuent, elle réalise que tu es l'homme de sa vie et traverse la ville en pyjama sous la pluie pour te retrouver.

La réalité ? Tu as envoyé : *"Jte kkkiff encoreee tu me mank troooo ptn"*.

Analysons cette œuvre. Trois « k ». Pourquoi trois ? Est-ce une référence à la langue néerlandaise ? Un bégaiement digital ? Non, c'est juste l'indicateur visuel que tes neurones sont actuellement en train de faire la chenille dans un caniveau de ton cortex préfrontal. Le manque de voyelles n'est pas un style minimaliste branché, c'est le signal de détresse d'un homme qui a perdu toute motricité fine. Quand tu écris avec trois « k » et zéro voyelle, tu n'es pas en train de séduire ; tu es en train de simuler une attaque cérébrale en direct sur un écran OLED.

Ton ex, à cet instant précis, dort. Ou pire, elle ne dort pas. Elle est peut-être avec quelqu'un qui sait articuler des mots complets et qui n'a pas l'haleine d'une cuve de fermentation. Le bruit de la notification déchire le silence de sa chambre. Elle attrape son téléphone, voit ton nom s'afficher, et un frisson d'horreur pure lui parcourt l'échine. Ce n'est pas le frisson du désir. C'est le frisson qu'on ressent quand on voit un accident de voiture au ralenti ou un reportage sur les parasites intestinaux.

Elle ouvre le message. Et là, c'est le néant. Ton "Jte kiff" ressemble à un code de carte cadeau Amazon périmé. C'est une insulte à la langue française, à la dignité humaine et à la technologie 5G. Tu as utilisé un satellite à plusieurs millions de dollars pour envoyer une suite de caractères qui prouvent que tu n'es plus capable de lacer tes propres chaussures.

Et ne parlons pas de l'autosuggestion pathologique qui accompagne l'envoi. "Si j'envoie un point d'interrogation dix minutes après, elle croira que c'était une erreur." Non. Personne ne commet l'erreur d'écrire à son ex à 4h du matin par accident. Même un chat qui marche sur un clavier a plus de chances de taper une recette de quiche lorraine que de produire ta bouillie infâme.

Le pire, c'est l'attente. Ce moment de flottement où tu regardes les deux petites coches bleues — si tu as encore le courage d'avoir laissé les accusés de réception, espèce de masochiste. Les coches deviennent bleues. Ton cœur fait un bond. "Elle a lu ! Elle réfléchit ! Elle cherche ses mots !".

Non, mon grand. Elle ne cherche pas ses mots. Elle est en train de faire une capture d'écran pour l'envoyer sur le groupe WhatsApp de ses copines avec la légende : "Regardez, le psychopathe a encore frappé". À cet instant, tu es devenu le divertissement nocturne d'un groupe de cinq filles à Lyon, qui décortiquent ton échec pathétique entre deux emojis "mort de rire". Tu es devenu un même. Tu es l'exemple qu'elles citent pour se rassurer sur leurs propres choix de vie.

Le lendemain matin, le réveil est une agression. Ton cerveau ressemble à une éponge qu'on aurait oubliée derrière un radiateur. Tu cherches ton téléphone. Tu l'allumes. Et là, la mémoire revient par vagues acides. Tu vois le fil de discussion. Tu relis ton œuvre. L'horreur est telle que tu envisages sérieusement de changer d'identité, de partir élever des chèvres dans le Larzac ou de jeter ton iPhone dans la Seine.

"Pourquoi j'ai fait ça ?"

Parce que l'alcool est un menteur. Il t'a murmuré que tu étais charismatique, alors que tu avais la bave aux lèvres. Il t'a convaincu que ton ex attendait ton signal, alors qu'elle a probablement déjà bloqué ton numéro mais que le message est passé par un bug de la matrice. L'alcool t'a fait croire que "Jte kiff" était une formule magique, alors que c'est juste le cri de guerre d'un naufragé du samedi soir.

Il faut comprendre une règle fondamentale de la survie numérique : la valeur d'un SMS est inversement proportionnelle au nombre de verres que tu as bus. À zéro verre, tu envoies : "Bonjour, j'espère que tu vas bien." À dix verres, tu envoies une photo de ton genou avec un texte qui ressemble à du vieux norrois.

Et que dire de la tentative de rattrapage au réveil ? Le fameux : "Désolé, c'était pas moi, c'est mon pote qui a pris mon tel." Personne ne te croit. Ton pote n'a aucune raison de déclarer sa flamme avec trois "k" à une femme qu'il ne connaît pas. C'est l'excuse la plus usée de l'histoire de l'humanité, juste après "J'ai glissé, chef". Assume. Tu as été pathétique. Tu as été le roi de la cour des miracles numérique.

Ton ex ne t'attend pas. Elle attend que tu grandisses, ou au moins que tu apprennes à verrouiller ton téléphone avec une reconnaissance faciale qui ne fonctionne pas quand tu louches. Elle ne t'attend pas parce que ton message n'était pas une invitation au dialogue, c'était une alarme incendie. Ça hurlait : "Attention, individu instable, fuyez la zone, risque imminent de rechute sentimentale toxique".

La prochaine fois que tu sentiras cette pulsion irrésistible de "reprendre contact", fais-toi une faveur. Donne ton téléphone à un inconnu. Jette-le dans une poubelle publique. Ou mieux : essaie de taper ton message dans tes notes. Relis-le. Si ça ressemble à un poème écrit par un orque sous kétamine, n'appuie pas sur envoyer.

Rappelle-toi bien : un SMS bourré n'est jamais une seconde chance. C'est juste le dernier clou dans le cercueil de ton amour-propre. Ton ex n'est pas émue par ton bégaiement digital. Elle est juste confortée dans l'idée que te quitter était la décision la plus saine de sa vie entière, juste après celle d'arrêter de fumer et de commencer le yoga.

Range ce téléphone. Bois de l'eau. Et prie pour qu'elle ait la décence de supprimer le message avant de le montrer à sa mère. Mais entre nous, vu l'état du SMS, même sa mère est déjà au courant que tu as encore sombré dans l'alphabet de l'enfer.

Chapitre 8

Le Mythe de 'Je gère' : La physique de la chute libre

« Je gère. »

Si ces deux mots étaient une action en bourse, elle serait plus toxique que le rachat d'une usine d'amiante par Monsanto. Prononcer « je gère » après ton quatrième Gin-To, c'est comme si le capitaine du Titanic avait crié : « C'est juste un glaçon pour mon pastis ! » juste avant l'impact. C'est le signal universel. Le moment précis où ton cerveau, ayant officiellement démissionné de ses fonctions régaliennes, laisse les clés du camion à un stagiaire sous acide nommé « Instinct de Survie de Merde ».

On va parler de physique. Pas la physique ennuyeuse avec des craies et des barbus en velours côtelé. On va parler de la physique de la déchéance, celle qui transforme un homo sapiens normalement constitué en un sac de pommes de terre cherchant désespérément à négocier avec la loi de l'attraction terrestre.

Le problème de l'alcool, c'est qu'il te ment sur ta géométrie spatiale. À jeun, tu sais où s'arrêtent tes bras et où commence le mobilier. Après un demi-litre de poison fermenté, ton schéma corporel devient aussi flou qu'une photo de Bigfoot prise par un myope un jour de brouillard. Ton centre de gravité, d'ordinaire situé sagement au niveau du bassin, décide soudainement de partir en tournée européenne. Il est partout, sauf là où il devrait être. Tu te sens léger, aérien, presque gazeux. Tu penses que tu flottes, alors qu'en réalité, tu as l'inertie d'un piano droit lâché du troisième étage.

C'est là qu'intervient le « Mur Fantôme ».

C'est une constante universelle. À un moment donné de ta soirée, tu vas ressentir le

besoin impérieux d'adopter une posture de « mec décontracté qui maîtrise la situation ». Pour ce faire, ton cerveau commande une inclinaison arrière de 15 degrés, persuadé qu'il y a là, juste derrière ton épaule, un mur solide, une colonne en marbre ou, au pire, un poteau de signalisation.

Spoiler : il n'y a rien.

Il n'y a que du vide, de l'azote et l'air moqueur de tes amis.

Quand tu t'appuies sur le néant, la physique de Newton reprend ses droits avec une violence de huissier de justice en fin de mois. Le processus de chute libre se décompose alors en quatre phases distinctes, que nous allons analyser avec le sérieux d'un rapport d'autopsie.

****Phase 1 : La Surprise Orbitale.****

C'est la micro-seconde où tes récepteurs sensoriels hurlent : « ALERTE ! LA MATIÈRE EST ABSENTE ! ». Ton visage passe par une palette d'expressions fascinantes : de la suffisance du mec qui « gère » à la terreur pure d'un chaton qui réalise que le bain n'est pas une option. Tes bras se mettent à mouliner. C'est ce qu'on appelle l'effet « hélicoptère en détresse ». Tu espères sincèrement qu'en brassant assez d'air, tu vas générer une portance suffisante pour défier les lois de la thermodynamique. Alerte info : tu n'es pas un colibri. Tu es un mammifère de 80 kilos avec un taux d'alcoolémie de camping-cariste. Tu ne vas pas t'envoler.

****Phase 2 : Le Rattrapage de l'Impossible.****

Ton pied droit tente une manœuvre désespérée. Il se projette en arrière pour compenser le déséquilibre. Mais ton pied gauche, lui, est resté bloqué en mode « pause déjeuner ». Le résultat est une figure de style inédite que les chorégraphes de l'Opéra de Paris appellent « Le Grand Écart du Désespoir ». À ce stade, tu n'es plus un être humain, tu es un accident de la route au ralenti. Tu cherches un point d'ancrage. Tu attrapes le rideau (mauvaise idée), l'épaule d'un inconnu (très

mauvaise idée) ou le plateau de verres d'un serveur qui n'avait rien demandé à personne (scénario catastrophe).

****Phase 3 : La Rencontre avec la Lithosphère.****

Le sol. Ce traître. Il arrive plus vite que prévu. Et le sol n'est jamais tendre avec les gens qui disent « je gère ». Il a cette rigidité administrative qui ne tolère aucune négociation. L'impact produit un bruit sourd, un « flop » organique qui indique clairement que ta dignité vient de quitter l'immeuble par l'issue de secours. C'est le moment où tes dents font connaissance avec le carrelage, ce qui, soit dit en passant, est la relation la plus stable que tu aies eue ces six derniers mois.

****Phase 4 : La Pose de la Tortue Retournée.****

Tu es par terre. Le monde tourne à 400 km/h. Ta première réaction ? Ne surtout pas bouger. Tu restes immobile, espérant que si tu ne fais aucun bruit, la honte ne pourra pas te voir. C'est la technique du prédateur inversé. Dans ton crâne, le stagiaire « Instinct de Survie » essaie de rebooter le système avec un vieux Windows 95. Tu te demandes si quelqu'un a vu. La réponse est oui. Tout le monde. Même le chien du voisin qui n'est pas là a senti une perturbation dans la Force de la Loose.

Mais le plus pathétique, c'est la sortie de chute.

Un homme qui tombe à jeun se relève en jurant. Un homme qui tombe en mode « je gère » tente de transformer sa chute en une sorte de mouvement de breakdance raté. Tu te relèves d'un coup sec, tu tapotes tes vêtements, tu remets tes lunettes de travers et tu lances un regard circulaire de défi en disant : « C'était fait exprès, je vérifiais la planéité du sol. »

Non, Kevin. Tu as juste essayé de t'appuyer sur l'oxygène et l'oxygène t'a trahi.

Et c'est là que le lien avec ton ex devient limpide.

Vouloir « reprendre contact » alors que tu es dans cet état, c'est exactement comme s'appuyer sur ce mur qui n'existe pas. Tu penses que ton passé est une structure

solide sur laquelle tu peux te reposer pour ne pas t'effondrer. Tu penses que son souvenir va te retenir. Mais son souvenir, c'est de l'air. Pire, c'est du vide haineux.

Quand tu envoies ce message à 2h du matin, tu es en pleine chute libre émotionnelle. Tu moulines des bras avec des « Je t'aime encore » et des « T'es la seule qui me comprend ». Tu espères que ces mots vont créer un courant ascendant. Mais la seule chose que tu vas heurter, c'est le sol de la réalité, et il est en béton armé.

La physique est formelle : on ne construit rien sur du vide. Et on ne se stabilise pas en s'appuyant sur quelqu'un qui a déjà retiré ses bras pour te regarder tomber.

Regarde-toi. Tu es là, dans la cuisine d'une fête où tu n'es même pas vraiment invité, à essayer d'expliquer à un mec qui veut juste un décapsuleur que « la gravité est une construction sociale ». Ton oreille interne est en train de déposer le bilan, ton cervelet a demandé l'asile politique en Suisse, et tu continues de prétendre que tu es le maître des éléments.

Tu n'es pas Avatar, l'ultime maître de l'air. Tu es Patrick, l'ultime victime de la bière.

Le « Je gère » est une pathologie. C'est l'orgueil qui refuse de reconnaître que le corps a ses limites. Si tu gérais vraiment, tu ne serais pas en train de caresser la moquette en lui disant qu'elle a les yeux de ta mère. Si tu gérais, tu saurais que la position verticale est un privilège accordé aux gens qui n'ont pas de mélange méthanol-sucre dans les veines.

Alors, la prochaine fois que tu sens le sol s'approcher de ton visage à une vitesse indécente, ne lutte pas. N'essaie pas d'attraper le mur fantôme. Accepte ton destin. Deviens un avec la poussière. C'est la seule posture honnête. S'écraser avec panache vaut mieux que de s'accrocher désespérément à une illusion de contrôle.

Et surtout, garde tes mains loin de ton téléphone pendant la descente. La chute libre

est déjà assez douloureuse comme ça, pas besoin d'y ajouter le poids d'une humiliation numérique permanente. Parce que si la physique peut pardonner une chute, Internet, lui, n'oublie jamais que tu as essayé de flirter avec un radiateur en pensant que c'était une blonde suédoise.

Bois de l'eau. Allonge-toi. Le sol ne peut pas te faire tomber plus bas, c'est son seul avantage. C'est le seul ami qui ne te lâchera jamais, principalement parce qu'il est déjà là, à t'attendre, froid et impassible, pendant que tu lui racontes tes problèmes de cœur dans un bégaiement qui ferait passer un morse pour un orateur athénien.

Dors, champion. La gravité a gagné. Elle gagne toujours.

Chapitre 9

L'Amour Universel : Pourquoi 'Je t'aime, mec' n'est pas une ponctuation

On pourrait croire que l'alcool est un déprimeur du système nerveux central. C'est ce que disent les manuels de médecine, ces livres écrits par des gens qui boivent probablement du thé à l'hibiscus en lisant des études sur le foie des souris. Mais ils se trompent. À un certain stade de la décomposition éthylique, entre le moment où tu perds la notion de verticalité et celui où tu t'endors dans ton propre vomi, il se passe un miracle chimique : tu deviens Jésus. Pas le Jésus qui multiplie les pains (tu as déjà du mal à multiplier deux par deux), mais le Jésus qui aime tout le monde. Sans distinction. Sans filtre. Et surtout, sans aucune dignité.

C'est la phase de la « Liquéfaction Émotionnelle Globale ». Ton cœur, d'ordinaire aussi sec qu'un vieux crouton de pain oublié derrière un radiateur, se transforme soudain en une fontaine de guimauve tiède. Tu n'es plus un individu avec des goûts, des opinions ou un minimum de discernement ; tu es une antenne parabolique géante captant les ondes de la Fraternité Humaine Universelle.

Et c'est là que ça devient dangereux. C'est là que « Je t'aime, mec » cesse d'être une déclaration pour devenir une ponctuation.

Dans ta tête, tu es un poète romantique, un philosophe de l'empathie, un mélange entre Mère Teresa et un Golden Retriever sous ecstasy. Dans la réalité, tu es un sac à vin qui postillonne des syllabes pâteuses dans l'oreille d'un inconnu qui n'a rien demandé. Tu ne parles plus, tu déverses un flux constant de tendresse gluante. « Je t'aime, mec. Non, mais, *sérieusement*. Tu te rends pas compte. T'es un vrai. T'es... t'es une belle âme, tu vois ? »

Le problème, c'est que cet amour ne connaît aucune hiérarchie. Dans ton état, ton meilleur ami d'enfance et le type qui vient de te bousculer en allant pisser reçoivent exactement le même traitement. Tu es capable de tenir un discours de dix minutes sur la « noblesse de l'esprit » à un distributeur de chewing-gums parce que tu trouves qu'il a « une présence rassurante ».

Mais le sommet de cet art pathétique, c'est l'interaction avec le videur.

Analysons la scène. D'un côté, nous avons Igor (ou Kevin, ou Mammouth), 120 kilos de muscles contractés, un regard qui pourrait glacer l'enfer, et une patience qui s'effrite plus vite que le PIB de l'Argentine. De l'autre côté, il y a toi. Tu as une tache de kebab sur ton t-shirt, une haleine qui pourrait servir de carburant à une fusée SpaceX, et une envie irrépressible de lui expliquer que, sous son blouson noir et sa radio, il cache sûrement une « immense sensibilité ».

C'est là que le « Je t'aime, mec » devient une arme de destruction massive de ton propre honneur. Alors qu'il te saisit par le col pour t'escorter vers la sortie — une procédure qu'il appelle « évacuation » et que tu appelles « un câlin un peu ferme » — tu te sens obligé de valider son existence.

« Nan mais, je t'en veux pas, mec. Tu fais ton boulot. Je respecte ça. Je respecte l'homme. T'es un guerrier, tu vois ? Un guerrier de la paix. Je t'aime, mec. T'es mon frère. On est ensemble, non ? Pourquoi tu me pousses ? On est dans le même camp, le camp de l'amour ! »

Il te jette sur le trottoir comme un vieux sac de gravats. Normalement, n'importe quel être humain doté d'un instinct de survie ramperait vers l'ombre la plus proche. Pas toi. Toi, tu te relèves avec la grâce d'un nouveau-né girafe, et tu lui lances un dernier baiser avec les doigts, parce que tu es persuadé que, quelque part sous cette montagne de stéroïdes, il est touché par ta grâce christique. Spoiler : il ne l'est pas. Il se

demande juste s'il a le droit légal de te piétiner.

Pourquoi faisons-nous cela ? Pourquoi l'éthanol transforme-t-il le cynique le plus endurci en un prédicateur de l'affection universelle ?

D'un point de vue pseudo-académique, on pourrait appeler ça le « Syndrome de la Barrière Poreuse ». En temps normal, la société nous impose des murs. On ne dit pas à son banquier qu'il a des yeux « profonds comme un océan de vérité ». On ne dit pas à la boulangère que son tablier est « le symbole d'une humanité qui nourrit ». Mais après quatre shots de tequila, ces murs s'effondrent. Tout le monde devient « un génie méconnu », « une personne solaire » ou « mon nouveau meilleur ami pour la vie, on va monter une start-up de recyclage de bouchons de bière, j'te jure ».

C'est l'inflation galopante de l'affection. Quand tout le monde est exceptionnel, plus personne ne l'est. Ton « Je t'aime, mec » à 3 heures du matin a la même valeur marchande qu'un billet de Monopoly dans un casino de Las Vegas. C'est une monnaie de singe. C'est du bruit blanc émotionnel.

Et puis, il y a la variante « Urinal ». Rien ne crie plus « Amour Universel » qu'une conversation de comptoir... alors qu'il n'y a pas de comptoir, juste de la porcelaine et une forte odeur de désinfectant citronné. C'est l'endroit où naissent les amitiés les plus pures et les plus stupides. Deux parfaits inconnus, les yeux fixés sur le mur devant eux, engagés dans un dialogue de sourds sur la beauté de la vie.

« Franchement, la vie, c'est... c'est une question de vibrations, tu vois ? »

« Grave, mec. T'as tout compris. Putain, t'as une super montre. »

« Merci, mec. Je t'aime, mec. On se revoit dehors ? »

Spoiler numéro 2 : Vous ne vous reverrez jamais. Et si par malheur vous vous croisez dix minutes plus tard au bar, vous vous regarderez avec l'expression de deux espions de pays ennemis qui viennent de réaliser qu'ils ont partagé le même sandwich au

thon. La magie est rompue. Le « Je t'aime, mec » n'était qu'un spasme du larynx, une erreur de syntaxe dans le code source de ton cerveau embrumé.

L'Amour Universel version cuite est une forme de lâcheté. C'est facile d'aimer tout le monde quand on ne supporte plus personne, à commencer par soi-même. C'est une tentative désespérée de remplir le vide intersidéral de sa propre solitude par une logorrhée de superlatifs. On distribue des « Je t'aime » comme des flyers pour une soirée de voyance : on espère qu'en en donnant assez, quelqu'un finira par nous croire, ou au moins par nous raccompagner en Uber sans nous juger trop fort.

Le pire, c'est le lendemain. Le réveil de la « Gueule de Bois Sociale ».

C'est ce moment où tu te souviens – par flashes apocalyptiques – que tu as tenu la main du chauffeur de taxi pendant tout le trajet en lui racontant que son métier était « le dernier rempart contre l'indifférence ». Tu te souviens avoir envoyé un SMS à ton ex, non pas pour l'insulter (ce qui serait presque sain), mais pour lui dire que tu lui « pardonnes d'exister dans la lumière de l'univers ».

Tu te sens sale. Pas la saleté de la transpiration ou de la fumée de cigarette. Une saleté morale. Celle d'avoir galvaudé le sentiment le plus noble de l'humanité pour meubler le silence entre deux hoquets.

Le « Je t'aime, mec » de l'ivrogne est au véritable amour ce que le Surimi est au homard : une imitation bas de gamme, rose fluo, élastique, et dont on ne veut surtout pas connaître la composition exacte. C'est une ponctuation de détresse. C'est le point d'exclamation d'un mec qui est en train de se noyer dans un verre d'eau et qui essaie de convaincre les poissons qu'ils sont ses cousins.

Alors, la prochaine fois que tu sentiras cette vague d'affection mondiale te submerger, quand tu regarderas ton kebabier avec l'intensité d'un amant maudit en murmurant qu'il met « beaucoup de poésie dans sa sauce samouraï », fais-toi une faveur : ferme-la. Avas ton amour comme tu as avalé ton cinquième mojito. Garde ton « Je

t'aime » pour quelqu'un qui ne porte pas un badge avec son prénom dessus ou qui ne possède pas de matraque télescopique.

Parce qu'au fond, l'amour universel, c'est magnifique. Mais quand c'est une bière qui parle à la place de ton cœur, c'est juste du harcèlement moral déguisé en philanthropie. Et crois-moi, le sol, lui, s'en fout que tu l'aimes. Il attend juste que tu fermes les yeux pour arrêter de tourner.

Chapitre 10

Gastronomie de Fin de Soirée : Le Kebab de la honte

À 4h12 du matin, ton corps n'est plus un temple. C'est une décharge municipale en autogestion où les derniers neurones encore en poste organisent une rave party dans le noir. C'est à cet instant précis, alors que tu as la coordination motrice d'un nouveau-né girafe sous kétamine, que ton cerveau émet un signal d'urgence prioritaire : « Il nous faut du gras. Maintenant. »

Ce n'est pas une faim métabolique. Ton corps n'a pas besoin de nutriments. Il réclame un sacrifice. Il veut que tu ailles t'agenouiller devant l'autel de néon clignotant où tourne, depuis le début de la présidence de Jacques Chirac, un cylindre de viande grisâtre dont la composition chimique défie les conventions de Genève. Bienvenue dans l'autre du Kebab de la Honte.

Regarde-toi. Tu es là, debout, oscillant doucement d'avant en arrière comme un métronome en fin de vie, devant une vitrine où gisent des rondelles de tomates qui ont abandonné tout espoir de fraîcheur vers 22h30. L'endroit sent le graillon ancestral, la sueur de stress et le désinfectant bon marché. Et pourtant, pour toi, à cet instant, c'est le palais de Buckingham. C'est l'Olympe. C'est le seul endroit sur Terre où l'on te comprend.

Le mec derrière le comptoir, que tu appelles « Chef » avec une déférence que tu ne montres même pas à ton propre père, est le grand prêtre de ta destruction imminente. Il te regarde avec ce mélange de pitié lasse et de mépris professionnel. Il sait. Il voit ton regard vitreux, ta chemise tachée de gin-to et ton incapacité chronique à articuler le mot « supplément ». Il sait que dans quatre heures, tu vas le maudire sur quatorze générations, mais là, tout de suite, il est le seul rempart entre toi et le coma éthylique

définitif.

Parlons-en, de ce bloc de viande. On l'appelle affectueusement « le pied d'éléphant ». C'est une structure géologique, pas un aliment. C'est une superposition de strates de dinde, de veau, et probablement de quelques morceaux de polystyrène expansé pour le liant, le tout compressé avec une pression hydraulique telle que si on le laissait chauffer encore deux jours, ça deviendrait un diamant. Un diamant qui sent le cumin, mais un diamant quand même. C'est une viande qui n'a jamais vu le soleil, une viande qui ne provient d'aucun muscle répertorié par la biologie moderne. C'est du « Minerai de Protéine Urbaine ».

« Salade-tomate-oignon ? » demande le Chef.

Tu acquiesces avec la ferveur d'un condamné à mort qui accepte une dernière cigarette. Tu ne veux pas de légumes. Personne ne veut de légumes dans un kebab de fin de soirée. Les légumes sont là uniquement pour donner une caution morale à ce crime contre l'humanité que tu t'apprêtes à ingérer. C'est pour pouvoir dire à ton foie : « Regarde, il y a de la chlorophylle, on est pratiquement sur une cure détox là ! ». La tomate, translucide et gorgée de flotte, n'est là que pour humidifier le pain qui a la consistance d'une éponge de chantier.

Vient ensuite le choix de la sauce. C'est ici que ton destin se joue.

La « Sauce Blanche », pour ceux qui croient encore en la douceur de vivre et qui espèrent, naïvement, ne pas avoir une haleine de rat crevé au réveil.

La « Sauce Algérienne » ou « Samouraï », pour les kamikazes. Choisir une sauce qui pique quand on est ivre, c'est comme inviter un pyromane à une réunion sur la sécurité incendie : ça n'apporte rien, mais ça garantit un spectacle pyrotechnique à la sortie. Tu choisis la Samouraï. Parce que tu es un guerrier. Ou parce que tes papilles sont tellement anesthésiées par l'alcool que tu pourrais boire du décapant pour four sans sourciller.

Le Chef assemble le tout. Il manipule son couteau électrique avec la précision d'un chirurgien de guerre amputant une jambe gangrénée. Les copeaux de viande tombent dans le pain, suivis d'une louche de sauce qui ressemble étrangement à du mastic de carrosserie. Il emballe le tout dans un papier d'aluminium qui, tu le sais déjà, va fuir.

Le premier contact est sensoriel. Le papier est déjà brûlant et gras. L'huile commence sa lente ascension le long de tes doigts, franchit ton poignet et s'apprête à marquer ton avant-bras d'un sceau indélébile de honte. Tu sors dans la rue, le froid te gifle, mais tu t'en fous : tu as ton précieux.

Manger un kebab à 4 heures du matin n'est pas un acte de dégustation. C'est une lutte acharnée entre l'homme et la matière. Tu mords dedans avec une sauvagerie qui ferait passer un loup enragé pour un critique gastronomique du Guide Michelin. La sauce dégouline sur tes chaussures, un morceau de viande non identifié tombe sur le trottoir — tu hésites trois secondes à le ramasser (la règle des cinq secondes est étendue à quinze secondes après trois grammes d'alcool) — et tu mastiques ce mélange de gras, de sel et de regret.

C'est à ce moment précis que se produit le phénomène de la « Révélation du Kebab ». Tu te sens puissant. Tu te dis que c'est le meilleur truc que tu aies jamais mangé. Tu envisages même d'ouvrir ta propre franchise. Tu penses que le gras est en train d'éponger l'alcool, créant une sorte de bouclier protecteur autour de ton estomac.

Spoiler : l'alcool ne s'éponge pas. Il est juste en train de s'allier au gras pour organiser un coup d'État contre tes intestins.

Une fois le dernier morceau de pain (celui qui est imbibé de 150ml de jus de viande et de sauce) englouti, la réalité commence à fracturer ton délire. L'euphorie retombe. Tu te retrouves seul, dans une rue déserte, avec les doigts qui collent, une haleine qui pourrait faire faner un bouquet de fleurs à dix mètres, et un poids de 800 grammes de sédiments carnés qui vient de s'installer de manière permanente dans ton tube

digestif.

C'est là que commence la phase de digestion nucléaire. Ton corps réalise ce que tu viens de lui infliger. C'est comme si tu avais jeté un pneu usagé dans une cheminée : ça brûle, mais ça dégage une fumée noire et toxique.

Le lendemain matin, le réveil est un champ de bataille. Non seulement tu as la gueule de bois classique — ce marteau-piqueur qui s'acharne sur ta tempe gauche — mais tu as aussi la « Kebab-Hangover ». Ta chambre sent le friture. Ta peau suinte de l'huile de tournesol. Ton système digestif t'envoie des notifications de menace de mort toutes les trente secondes. Tu te regardes dans le miroir et tu vois un homme qui a sacrifié sa dignité pour une viande qui tournait sur un axe depuis la chute du mur de Berlin.

Tu te jures que c'était la dernière fois. Tu te promets de manger du quinoa et de boire du thé vert jusqu'à la fin de tes jours. Tu te dégoûtes. Tu essaies de te souvenir de la conversation que tu as eue avec le Chef, et tu réalises avec horreur que tu lui as raconté tes problèmes de couple pendant qu'il te servait tes frites surgelées.

Mais on sait tous comment ça finit. Samedi prochain, aux alentours de 3h45, quand la musique s'arrêtera et que les lumières de la boîte se rallumeront pour révéler l'étendue du désastre humain ambiant, ton nez captera cette petite odeur de graisse brûlée au coin de la rue. Et tes neurones, ces traîtres, rallumeront le panneau lumineux dans ton crâne : « CHERCHE CHEF. CHERCHE SAUCE SAMOURAÏ. »

Parce que le Kebab de la Honte n'est pas une erreur de parcours. C'est un destin. C'est le prix à payer pour avoir cru, pendant quelques heures, que tu étais le roi du monde alors que tu n'étais que le client numéro 42 d'une sandwicherie qui ne ferme jamais.

Allez, bois un verre d'eau. Si l'eau arrive à passer à travers la couche de graisse, c'est

déjà un miracle.

Chapitre 11

Le Combat contre la Serrure : Ton Odyssée personnelle

Félicitations. Tu as survécu au Kebab de la Honte. Tu as traversé la ville tel un zombie en quête de sauce samouraï, et tu te tiens désormais devant l'ultime frontière. L'obstacle final. Le « Boss de Fin » de ta soirée médiocre : ta porte d'entrée.

Dans ton état, cet objet rectangulaire en bois n'est plus une simple menuiserie, c'est une forteresse imprenable protégée par un sortilège de niveau 9. Et au centre de cette forteresse se trouve la Serrure. Un petit trou de rien du tout, noir, narquois, qui semble te regarder avec un mépris que l'on ne trouve habituellement que chez les serveurs parisiens ou les chats de race.

Le problème, c'est que la physique, telle que nous l'avons apprise au lycée, a cessé de s'appliquer à ton environnement immédiat. Newton est mort une seconde fois au moment où tu as commandé ta troisième pinte. Désormais, l'espace-temps est une matière malléable, et ta porte a décidé de vibrer sur une fréquence spirituelle qui rend toute insertion métallique structurellement impossible.

La première étape de cette épopée consiste à localiser tes clés. C'est ici que débute la « Danse du Palier ». Tu commences par tapoter tes poches de pantalon avec la grâce d'un ours brun essayant de se débarrasser d'une colonie d'abeilles. Rien. Tu passes aux poches de ta veste. Toujours rien. Une panique froide s'installe. Tu imagines déjà ta vie de SDF, dormant sur ton paillason « Welcome », devenant une légende urbaine locale sous le nom de « L'Homme qui sentait l'Oignon Rouge ». Puis, après trois minutes de fouilles archéologiques intenses, tes doigts rencontrent le métal.

Sauf que ce ne sont pas tes clés. C'est un briquet vide, un ticket de carte bleue illisible

et une pièce de 20 centimes collante.

Quand tu finis enfin par extraire le trousseau, c'est le début du drame arithmétique. Tu as exactement trois clés. C'est un système binaire simple. Pourtant, par un prodige mathématique qui défie les lois de la probabilité de Laplace, tu vas essayer les trois clés, dans les deux sens, et aucune ne fonctionnera pendant les dix premières minutes. C'est le Paradoxe de la Serrure de Schrödinger : tant que tu n'as pas allumé la lumière du couloir, la clé est à la fois la bonne et la mauvaise, mais surtout la mauvaise.

Parlons-en, de la lumière du couloir. Ce détecteur de mouvement est ton pire ennemi. Il a été conçu par un ingénieur sadique qui a calculé le temps exact qu'il faut à un être humain sobre pour ouvrir sa porte, puis a divisé ce temps par quatre pour s'assurer que tout ivrogne finisse sa manœuvre dans le noir total.

La lumière s'éteint. Tu es là, dans le noir, le front contre le bois froid, à essayer de guider un morceau d'acier vers une fente invisible. Tu ressembles à un archéologue aveugle essayant de restaurer un vase Ming avec des moufles.

C'est là que tu développes des techniques.

Il y a d'abord la ****Technique du Sniper****. Tu plisses les yeux au point de ne plus voir que deux fentes horizontales, tu bloques ta respiration (ce qui est une erreur, car le mélange éthanol-kebab qui remonte de ton œsophage manque de t'auto-asphyxier), et tu tentes une approche lente, millimétrée. La pointe de la clé effleure le métal. **Scritch.** Raté. Le bruit résonne dans toute la cage d'escalier comme un coup de feu dans une cathédrale. Tu te figes. Tu as l'impression que chaque voisin, derrière chaque porte, est réveillé, l'oreille collée au judas, en train de juger ta déchéance.

Puis vient la ****Technique de la Perceuse****. Puisque la précision a échoué, tu passes à la force brute et à la vitesse. Tu frottes la clé contre la serrure dans un mouvement de va-et-vient frénétique, espérant qu'un miracle statistique finisse par aligner les astres

et les goupilles. À ce stade, tu n'es plus un homme, tu es un homme-préhistorique essayant de faire du feu avec deux bouts de ferraille. Le bruit est atroce. On dirait qu'un rongeur sous cocaïne essaie de manger ta porte.

C'est à ce moment précis que ton voisin du troisième, celui qui fait du CrossFit et boit des jus de céleri le dimanche matin, décide d'entrouvrir sa porte. Tu vois un filet de lumière. Tu te figes à nouveau, la clé à la main, tel un cambrioleur pris en flagrant délit de stupidité. Tu essaies de prendre un air digne. C'est difficile quand on a une tache de sauce blanche sur le revers de la veste et les yeux aussi rouges qu'un lapin albinos. Tu lui lances un « Bonsoir » d'une voix que tu espères assurée, mais qui ressemble au cri d'un phoque agonisant. Il referme la porte. Tu es désormais officiellement le « paria » de la copropriété.

Retour à la serrure. Tu commences à lui parler. C'est la phase mystique.

« Allez... s'te plaît... juste une fois... je serai sage demain... je boirai de l'eau... » Tu essaies de la séduire, puis de la menacer. Tu murmures des incantations. Tu te demandes si un sacrifice humain serait nécessaire. Est-ce que verser un peu de ta bière restante dans le barillet aiderait à lubrifier le mécanisme ? (Indice : non. Ça va juste rendre ta porte collante et attirer les fourmis du quartier).

Soudain, après ce qui te semble être trois cycles lunaires, un miracle se produit. Un clic. Un angle parfait. La clé s'enfonce. Ce n'est pas juste une clé qui entre dans une serrure, c'est Excalibur que l'on retire de son rocher. C'est l'amarrage de la station spatiale internationale avec la navette Discovery. Tu te sens comme un génie. Un maître de l'ingénierie. Un dieu parmi les mortels.

Tu tournes la clé. La porte s'ouvre. Tu bascules vers l'avant, car tu avais mis tout ton poids contre le battant pour compenser ton manque d'équilibre. Tu entres dans ton appartement comme un sac de ciment que l'on décharge d'un camion.

Tu es chez toi. Enfin. L'obscurité de ton salon t'accueille. Mais ne crie pas victoire

trop vite, champion. Parce que maintenant que tu as vaincu la Serrure, un nouveau défi t'attend : le « Parcours de Santé des Objets qui se jettent sous tes pieds ».

Ta table basse, qui est normalement une pièce de mobilier inoffensive, a profité de ton absence pour se déplacer de douze centimètres vers la gauche, pile là où se trouve ton tibia. Ton chat, d'ordinaire invisible la nuit, a décidé de devenir une mine antipersonnel poilue stratégiquement placée sur ton chemin vers les toilettes.

Mais alors que tu t'affales sur ton lit sans même avoir retiré tes chaussures (ce qui garantit que tes draps sentiront le métro de la ligne 4 dès demain matin), une pensée traverse ton esprit embrumé :

« Putain, j'ai quand même géré la serrure comme un chef. »

Non, tu ne l'as pas gérée. Tu as passé 45 minutes à te battre contre un morceau de laiton immobile pendant que ton cerveau essayait de traiter des informations visuelles en 144p. Tu as réveillé la moitié de l'immeuble. Tu as probablement rayé ta porte de manière irréparable. Et surtout, tu as laissé tes clés **sur** la serrure, à l'extérieur.

Mais ça, tu ne t'en rendras compte que demain midi, quand la gueule de bois te frappera avec la subtilité d'un train de marchandises et que tu devras expliquer à ta voisine pourquoi ton trousseau de clés pendouille sur ton palier depuis l'aube, tel un drapeau blanc marquant ta reddition totale face à la dignité humaine.

En attendant, dors bien. Le combat est fini. La serrure a gagné par K.O. technique, mais tu as quand même réussi à ramener ton corps gras et imbibé jusqu'au matelas. C'est déjà une odyssée en soi. Une odyssée dont Homère aurait eu honte, mais une odyssée quand même.

Chapitre 12

L'Aube des Morts-Vivants : Le miroir de 10 heures du matin

Le soleil est une insulte. À travers les fentes de tes volets, il filtre avec la précision d'un laser chirurgical conçu pour te perforer les globes oculaires. Tu es allongé en étoile sur ton lit, un drap entortillé autour de ta cheville gauche comme un serpent constricteur qui essaierait de finir le travail entamé par la vodka la veille. Ton cerveau, lui, a décidé de faire grève. Il ne gère plus que les fonctions vitales de base : respirer (difficilement) et regretter d'être né (passionnément).

Bienvenue dans l'instant T. Le moment où la physique quantique rejoint la biologie de comptoir. Selon la science, la matière ne peut être créée ni détruite, elle ne fait que se transformer. Et ce matin, tu es la preuve vivante que la matière peut se transformer en un tas de boue tiède imprégné d'un mélange de kébab tiède et de honte.

Tu te lèves. Enfin, tu tentes une manœuvre d'extraction qui rappelle étrangement une otarie échouée essayant de remonter sur un rocher huileux. Tes articulations grincent comme les charnières d'un manoir hanté dans un film de série B. Chaque pas vers la salle de bains est une expédition punitive. Le carrelage est froid, trop froid, c'est une agression délibérée de la part de l'industrie du bâtiment.

Et puis, le moment arrive. Le franchissement de l'horizon des événements. Tu entres dans la salle de bains. Tu ne devrais pas. Tout ton instinct de survie — ce qu'il en reste entre deux neurones qui se battent pour savoir s'il faut vomir ou pleurer — te hurle de faire demi-tour. Mais la curiosité macabre l'emporte. Tu lèves la tête. Tu poses tes yeux sur le miroir.

C'est le choc. Une collision frontale entre tes souvenirs embrumés de « BG de la

night » et la réalité biologique brute.

Qui est cet homme ? Qui est cette créature qui te regarde avec une expression de détresse ancestrale ? Ce n'est pas toi. C'est un portrait de Dorian Gray qui aurait été oublié dans un garage humide pendant vingt ans avant d'être piétiné par un troupeau de gnous.

Tes yeux ne sont plus des organes de vision. Ce sont deux fentes injectées de sang, entourées de poches si volumineuses qu'elles pourraient être taxées par Ryanair comme bagages de cabine. Le blanc de tes yeux a la couleur d'une carte routière de l'URSS en 1984 : un réseau complexe de vaisseaux éclatés qui dessinent la géographie de ton échec personnel. Tes pupilles flottent là-dedans comme deux naufragés sur un océan de grenadine périmée.

Ta peau, parlons-en. Elle a adopté cette teinte gris-jaunâtre typique des victimes de scorbut ou des fonctionnaires qui n'ont pas vu la lumière du jour depuis le premier septennat de Mitterrand. Elle est à la fois grasse comme une friteuse de fête foraine et sèche comme un parchemin de la Mer Morte. On dirait que ton visage a essayé de s'enfuir pendant la nuit et qu'il s'est pris les pieds dans le tapis.

Tu ouvres la bouche. Erreur fatale.

L'odeur qui s'en échappe n'appartient pas au règne du vivant. C'est une fragrance complexe, un mélange audacieux de pneu brûlé, de litière de chat négligée et de fermentation de houblon de basse qualité. Ta langue est recouverte d'un tapis de mousse blanchâtre, une sorte d'écosystème autonome, une toundra bactérienne où des micro-organismes sont probablement en train d'inventer la roue et de se déclarer la guerre. Tu as l'impression d'avoir dormi avec un rat mort dans la bouche, et que le rat en question avait lui-même une mauvaise hygiène bucco-dentaire.

À ce stade, si tu essayais d'allumer une cigarette, tes poumons s'auto-combusteraient

par simple principe de précaution environnementale.

Tu fixes ton reflet et tu tentes un sourire. C'est pire. Tes dents ressemblent à des pierres tombales dans un cimetière abandonné. Ton visage se plisse d'une manière qui suggère que tes muscles faciaux ont oublié comment fonctionner en harmonie. Tu ressembles à un méchant de Batman dont l'origine story impliquerait une chute accidentelle dans une cuve de rhum premier prix et de désespoir.

« Putain », murmures-tu.

Même ta voix te trahit. Ce n'est plus ta voix. C'est le bruit d'une pelle mécanique qui racle du gravier. C'est le son d'un homme qui a crié « ON EST ENSEMBLE » à des parfaits inconnus à 3 heures du matin pendant que le DJ passait un remix douteux de Gala.

Soudain, un souvenir remonte. Une image floue. Toi, devant ta porte. Le laiton. Le combat épique contre la serrure. Tu te souviens de ton autosatisfaction, de ce sentiment de génie pur quand tu as enfin entendu le "clic" libérateur. Tu te souviens t'être dit que tu étais un expert en infiltration, un James Bond de l'ébriété.

Tu baisses les yeux vers tes mains. Elles tremblent légèrement, comme si elles essayaient de te signaler qu'elles aimeraient bien divorcer de ton corps. Tu tatonnes tes poches. Vide. Tu tatonnes l'autre poche. Vide.

Un frisson glacé parcourt ton échine, plus froid encore que le carrelage.

Tu te diriges vers la porte d'entrée. Tu l'ouvres avec la lenteur d'un démineur. Et là, elle est là. Ta clé. Ton trousseau complet. Pendouillant lamentablement dans la serrure, côté couloir, tel un trophée de chasse laissé là par un cambrioleur particulièrement poli ou un idiot fini. Ton pass Navigo, ton porte-clé "I Love Amsterdam" et tes clés de voiture crient au monde entier que le propriétaire de cet

appartement a le QI d'une huître en fin de réveillon.

Ta voisine du 4ème, celle qui fait du yoga à l'aube et qui sent le quinoa bio, passe à ce moment précis dans le couloir. Elle jette un regard alterné sur tes clés et sur ta face de déterré. Elle ne dit rien. Son silence est plus bruyant qu'un concert de heavy metal. Dans ses yeux, tu lis une condamnation sans appel. Tu n'es pas seulement un ivrogne ; tu es une faille de sécurité ambulante, un risque biologique pour la copropriété.

Tu récupères tes clés avec la dignité d'un chien qui ramasse une laisse qu'il a lui-même mâchouillée. Tu refermes la porte. Tu retournes devant le miroir.

Le reflet est toujours là. Il n'a pas bougé. Il semble même s'être aggravé. 10h15. Le monde continue de tourner. Des gens travaillent. Des gens font du sport. Des gens sauvent probablement des vies ou découvrent des vaccins. Et toi, tu es là, à te demander si tu peux mourir d'une overdose de déshydratation tout en ayant l'estomac qui fait des bruits de canalisations bouchées.

C'est le miroir de la vérité. Ce n'est pas toi que tu vois, c'est le bilan comptable de tes mauvaises décisions. Chaque ride de fatigue est une pinte de trop. Chaque cerne est une blague pas drôle que tu as racontée à une fille qui essayait juste de commander un Perrier. Ce reflet, c'est la version "Director's Cut" de ta déchéance, sans les filtres Instagram, sans la lumière tamisée du bar, sans l'anesthésie de l'éthanol.

Tu décides de prendre une douche. Tu espères que l'eau chaude pourra dissoudre cette couche de honte qui semble s'être cristallisée sur ton épiderme. Tu entres dans la cabine, tu tournes le robinet, et là, tu réalises que tu n'as plus de gel douche. Il ne te reste qu'un vieux morceau de savon de Marseille sec qui traîne là depuis l'administration de Nicolas Sarkozy.

Tant pis. De toute façon, à ce niveau de décomposition, il ne s'agit plus de se laver. Il s'agit d'exorcisme.

Alors que l'eau coule sur ton crâne douloureux, une pensée traverse le brouillard : "Plus jamais ça". C'est un mensonge. Tu le sais. Le miroir le sait. Le trousseau de clés le sait. Dans deux semaines, tu seras de nouveau là, à essayer d'expliquer à une serrure que tu l'aimes, avant de revenir affronter ce cadavre exquis qui te sert de visage à 10 heures du matin.

Parce que finalement, c'est ça, la magie de l'alcool : transformer un être humain fonctionnel en une créature de légende urbaine, dont la seule fonction est de servir de mise en garde pour les générations futures. Tu sors de la douche, tu t'essuies avec une serviette qui a l'odeur de l'humidité stagnante, et tu retournes te coucher.

Le combat n'est pas fini. Il ne fait que commencer. Et pour l'instant, c'est l'aspirine qui mène aux points.

Chapitre 13

Le Serment d'Hippocrate de l'Alcool : 'J'arrête demain'

Il existe des textes sacrés qui ont traversé les âges : le Code de Hammurabi, la Déclaration des Droits de l'Homme, la notice de montage d'une étagère IKEA (bien que celle-ci relève plus de la littérature occulte). Mais aucun de ces documents n'atteint la puissance mystique, la ferveur quasi religieuse et le taux de mythomanie absolue du « Serment de la Cuvette ». Vous le connaissez. Vous l'avez pratiqué. C'est ce moment de grâce absolue où, le front collé contre la porcelaine fraîche de vos toilettes — seul élément stable dans un univers qui a décidé de tourner à 400 tours minute —, vous prononcez cette phrase qui est au courage ce que le Canada Dry est au single malt : « J'arrête. Demain, j'arrête. Plus jamais ça. C'est fini. »

Soyons honnêtes deux minutes, si vous le pouvez encore sans que votre cerveau n'essaie de s'échapper par vos orbites : le « J'arrête demain » est le plus gros mensonge de l'histoire de l'humanité. Il dépasse de loin le « On reste en contact » après un premier rendez-vous foireux ou le « J'ai lu et j'accepte les conditions générales d'utilisation ». C'est une fiction littéraire de haut vol, un chef-d'œuvre de la science-fiction improvisé par un auteur qui a pour seule muse un mélange de gin tiède et de regrets.

Le Serment d'Hippocrate version picole ne se prête pas dans une salle d'apparat devant des pairs respectables. Non, il se déclame dans la pénombre d'une salle de bain qui sent le désespoir et le gel douche périmé. C'est une négociation bilatérale avec une divinité en laquelle vous ne croyez pas d'habitude, mais qui devient soudainement votre meilleure amie : « Dieu, si tu existes, fais que mon cœur arrête de battre le tempo d'une techno berlinoise dans mes tempes, et je jure que je ne touche plus une goutte de quoi que ce soit qui dépasse 2 % d'alcool avant 2045. »

Le problème, c'est que le cerveau en gueule de bois est un avocat de la défense extrêmement créatif. Il est capable de diviser la réalité en plusieurs fuseaux horaires pour valider son mensonge. Car « Demain », mes amis, est un concept métaphysique d'une plasticité exceptionnelle. Pour l'assoiffé en pleine agonie, « demain » ne commence jamais vraiment. C'est une ligne d'horizon : plus vous avancez vers elle, plus elle recule.

Regardez-vous. Vous êtes là, à 11 heures du matin, à essayer d'avalier un verre d'eau comme s'il s'agissait d'un échantillon de plutonium, le regard vide, la peau d'une couleur qu'on ne trouve normalement que sur les poissons de grande profondeur. À cet instant précis, vous êtes sincère. Vous le croyez vraiment, votre serment. Vous détestez l'alcool. Vous détestez l'inventeur de la fermentation. Vous détestez même le mec qui a eu l'idée de mettre des olives dans le martini. Vous êtes un pur, un ascète, un futur moine trappiste (l'ironie du nom vous échappe encore).

C'est la phase 1 : l'Expiation par la Porcelaine. Vous faites l'inventaire de vos fautes comme un pécheur du XIV^e siècle. Pourquoi avez-vous accepté ce dernier shot de tequila dont le nom ressemblait étrangement à une marque de décapant pour métaux ? Pourquoi avez-vous essayé de convaincre le barman que vous étiez le cousin éloigné de Jean Dujardin ? Pourquoi avez-vous envoyé ce SMS à votre ex à 3h22 du matin, un message composé uniquement de voyelles et d'emojis « aubergine » ? Le Serment tombe alors comme une sentence : « Plus jamais. » C'est une promesse faite à vos organes internes qui, à ce stade, sont en train d'organiser une mutinerie générale pour demander l'asile politique dans un corps plus sain, genre celui d'un moniteur de yoga.

Puis vient la phase 2 : La Négociation des Termes. Vers 14 heures, alors que vous avez réussi à garder une biscotte et trois millilitres de bouillon de poule, le Serment commence à subir ses premières révisions constitutionnelles. Le « J'arrête tout » devient un « J'arrête les mélanges ». C'est le début de la fin. Votre cerveau, ce traître, commence à vous expliquer que le problème n'était pas l'alcool en soi, mais la

qualité du gin de la veille. Ou peut-être que c'était le glaçon ? Oui, c'est sûrement un glaçon mal lavé. Ou le gluten dans la bière. En fait, vous n'allez pas arrêter, vous allez juste devenir un « consommateur éclairé ». Un esthète. Un mec qui ne boit que des vins bio dynamisés à la pleine lune par des vierges effarouchées. Le mensonge change de costume, il met une petite cravate, mais l'haleine reste la même.

La phase 3 est la plus dangereuse : La Résurrection du Survivant. Il est 18 heures. Le miracle s'est produit. La machine humaine, cette formidable invention capable de survivre à des traitements que la Convention de Genève réprouve, s'est remise en marche. Le mal de crâne a disparu, laissant place à une sorte de flottement euphorique. C'est ici que le Serment d'Hippocrate se transforme officiellement en Serment d'Hypocrite.

Vous recevez un SMS. « Apéro ? »

Le « Plus jamais » de ce matin vous revient en mémoire comme une vieille photo de classe embarrassante. Vous le regardez avec une condescendance presque tendre. « Quel idiot j'étais à 10 heures du matin, se dit-on. J'étais dans l'émotion. On ne prend pas de grandes décisions de vie quand on a le foie qui ressemble à une éponge à récurer oubliée sous l'évier. »

Et c'est là que le génie humain intervient. Pour ne pas briser techniquement votre serment du « J'arrête demain », vous décrêtez que « demain » ne commence qu'après une bonne nuit de sommeil. Et comme vous n'avez pas encore dormi, techniquement, nous sommes toujours aujourd'hui. Or, votre serment concernait demain. Par conséquent, prendre un petit verre là, tout de suite, c'est presque un devoir civique. C'est pour dire au revoir à l'ancienne vie. Une sorte de cérémonie de clôture. On appelle ça « la part des anges », ou plus vulgairement « l'excuse de merde ».

Messieurs, Mesdames, si le « J'arrête demain » était une source d'énergie renouvelable, on éclairerait la galaxie d'Andromède rien qu'avec les lendemains de réveillon de la banlieue de Limoges. C'est un monument à notre incapacité chronique

à apprendre de nos erreurs. C'est l'essence même de l'optimisme tragique : croire qu'on peut négocier avec une gueule de bois comme on négocie une augmentation de salaire.

Mais ne soyez pas trop durs avec vous-mêmes. Le Serment d'Hippocrate de l'Alcoolisme remplit une fonction sociale essentielle : il permet de supporter la matinée. Sans ce mensonge éhonté, nous serions obligés de regarder la réalité en face. Et la réalité, à 10 heures du matin, après une soirée trop arrosée, c'est que vous avez la consistance d'un flan périmé et la dignité d'un pigeon qui aurait mangé du riz cru. Le mensonge est votre couverture de survie. C'est la petite lumière au bout du tunnel de la nausée.

Alors, la prochaine fois que vous serez à genoux devant le trône de porcelaine, en train de jurer sur la tête de votre chat que vous allez devenir un pilier de la tempérance et ne plus boire que de l'eau minérale tiède, appréciez le moment. Savourez la pureté de votre propre connerie. Vous êtes en train de réciter une poésie millénaire. Vous êtes un maillon de la chaîne des menteurs magnifiques.

Sachez juste que votre miroir, lui, ne vous croit pas. Il a l'habitude. Il vous a déjà vu faire le même sketch il y a quinze jours. Il sait que « J'arrête demain », dans la bouche d'un type qui a encore des miettes de kebab sur son tee-shirt, ça se traduit en réalité par : « J'attends que mon foie arrête de crier au secours pour voir s'il reste une bière au fond du frigo ».

D'ailleurs, il est quelle heure ? 19h30 ? Allez, juste un. Pour la forme. Et promis, demain, on en discute sérieusement. Demain, j'arrête. Vraiment. Envoyez la carte des vins, je crois que j'ai une épiphanie qui arrive.

FIN

Merci d'avoir lu "Ivre tu n'es même pas drôle"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)